

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Lutrin en Bois de Spa (1870-1880)

Collection privée - Photo Sanspoux Nivelles

Juin 1992

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

18e année

BULLETIN N° 70
S O M M A I R E

Les Animaux dans l'Art : une exposition malchanceuse	Dr A. Henrard	51
Variation entre la peinture de chevalet et la décoration du Bois de Spa	L. Pironet	52
Un artiste "hannonyme" à Spa : Théodore Hannon	Ph. Vienne	64
Alexandre Dumas et Spa (II) : Gaspard de Cherville, le dernier "nègre" de Dumas	G. Peeters	70
Guillaume II et son départ de Spa	H. Willems	94

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés

Editeur responsable : M.-Th. Ramaekers, Préfayhai, 8 - 4900 Spa

NOUVEAUX MEMBRES

Mme Suzanne JACQUEMAIN	Jalhay
Mme Jacqueline LAURENT	Perwez
M. J.-P. LEYH	Stoumont
Mme L. MASSIN	Sart
Mme Camélia MOULIN	Spa
M. André VAN HOUTTE	Spa
Mme VAN HOUTTE	Spa

PAIEMENT DES COTISATIONS

Nous signalons aux personnes intéressées par notre revue trimestrielle que la cotisation annuelle s'élève à 500 frs. Les retardataires ou les distraits... trouveront un virement joint au présent bulletin afin de faciliter le paiement de leur cotisation.

L'A.S.B.L. *Histoire et Archéologie Spadoises* assure la gestion du Musée de la Ville d'eaux (Avenue Reine Astrid, 77b, 4900 Spa, tél. 087/ 77.44.86) ainsi que celle du Musée spadois du Cheval.

Compte de l'A.S.B.L.: 348-0109099-38 Histoire et Archéologie spadoises
ASBL - R. Manheims - 4900 SPA

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8 - Spa - tél. 087 / 77.17.68

Tirage du bulletin : 650 exemplaires - Tous les trimestres.

Les Animaux dans l'Art: un projet malchanceux

Notre exposition d'été 1991 devait être consacrée à des oeuvres inspirées par le monde animal; bois peints et tableaux de ce genre ne furent pas rares dans la production de nos artistes.

Le succès rencontré par l'exposition dévolue à l'Hôtellerie amena nos administrateurs à retarder d'un an ce projet.

Nous voici à la fin du mois d'avril 92 et ce sont les travaux décidés par la Ville qui nous obligent à postposer de nouveau cette exposition malchanceuse. La raison est la suivante: nos dirigeants communaux ont décidé à juste titre de renouveler les fenêtres de la façade du Musée au 1er et au second étage. Quant à la façade arrière, toutes les boiseries en seront repeintes. Nos administrateurs sont bien d'accord avec ces louables intentions.

Malgré une entrevue sur place avec Monsieur l'Echevin Hanesse, Monsieur le Directeur des Travaux Faymonville et les deux entrepreneurs adjudicataires, nous n'avons pu connaître la date à laquelle débiteront les travaux ni le secteur qui en sera le théâtre en premier. Nous devons donc nous attendre à devoir faire face à l'improviste à de gros inconvénients et à de multiples déplacements de mobilier et de collections. De ce flou une seule certitude émerge: à partir du début des opérations, les entrepreneurs disposeront de dix semaines pour exécuter leur programme: l'été sera peut-être près de sa fin.

Impossible donc de mener à bien aucun projet sérieux ou d'entamer des pourparlers avec les prêteurs bénévoles dont la collaboration est si précieuse. Si Dieu nous prête vie, nos frères inférieurs auront leur exposition en . . . 1993.

pour le Conseil d'Administration

Dr A. Henrard, président

LES JOLITES DE SPA

(suite)

VARIATION ENTRE LA PEINTURE DE CHEVALET ET
LA DÉCORATION DU BOIS DE SPA

Spa, la peinture de chevalet a trouvé son origine dans la décoration des ouvrages en bois. Nombre de peintres locaux furent influencés dès le XVIII^e s. par des maîtres ou des mécènes étrangers à la ville qui considéraient souvent notre industrie locale comme étant un genre mineur.

De ce fait, la peinture à l'huile sur toile présentait toujours un aspect plus académique et plus d'originalité artistique que les sujets reproduits sur l'ébénisterie spadoise.

La décoration des Bois de Spa offrait souvent des répliques, parfois même des séries, mais avec art, poésie et grande qualité technique. Il s'agissait d'artisanat d'art, opinion sans connotation péjorative.

Une production de plus haut niveau consistait en oeuvres originales peintes sur les ouvrages, dont le chapitre précédent nous montre entre autre l'exemple d'un portefeuille orné du chêne du Hechelet par Gérard-Jonas Crehay (20).

Il convient donc de distinguer le travail artisanal de série, des pièces oeuvrées avec originalité et talent. Nombreux étaient les peintres spadois s'adonnant à la peinture de chevalet et à la décoration des ouvrages de Spa.

Témoin, la lignée des quatre générations de peintres spadois, les Crehay, dont l'ancêtre, Gérard-Jonas (1816-1897) appartient à l'école naturaliste, influencé par les paysagistes de Barbizon bien que son séjour là-bas, cité par la tradition locale, ne soit pas encore établi (21, p. 71).

Pour la décoration des Bois de Spa, si Gérard-Jonas est l'auteur de scènes répétées à satiété, telle la chasse au rat, il est aussi peintre de paysages où la nature omniprésente est traitée avec réalisme et un sens profond du terroir. Son influence naturaliste et son aptitude à traiter les deux genres s'est transmise à ses descendants, à ses élèves et à d'autres peintres spadois qui ont cultivé comme lui la peinture de tableau et l'ornementation des Bois de Spa.

Il en est résulté des oeuvres hybrides, interfaces de la peinture de chevalet et de la décoration de la tableterie où nous pouvons ranger tout d'abord:

Les planches d'album ou plats de reliures admirées telles quelles, comme

tableautins ou encore encadrées, dont il existe des exemples dans le chapitre précédent (20 p. 25-27).

Viennent ensuite *les gouaches sur panneau en bois de Spa*, sur panneau ordinaire ou composé de feuilles de bois collées. Nous avons aussi *les peintures à l'huile sur panneau de dimensions réduites*.

Puis, *la peinture à l'huile sur les objets de Spa* fut souvent utilisée dès la fin du XIXe s. Cette dernière façon de procéder ne permet pas un polissage parfait, qualité de la tabletterie spadoise, même si la peinture est diluée à l'essence de térébenthine (22). En effet, le pinceau imprégné de peinture à l'huile laisse des villosités, des stries que de nombreuses couches de vernis ne parviennent pas à égaliser pour la réalisation d'un beau poli. Dans ce cas, le vernisseur se borne généralement à l'application de deux couches et, avec le temps, la crasse s'incruste dans les fins replis de la peinture.

La manie de mélanger la peinture à l'huile au vernis à l'alcool, pour gagner du temps, fut détestable, car toute tentative de restauration par dévernissage à l'alcool entraîne des dégâts irréversibles.

Enfin, un petit artisanat est apparu avec le siècle: *les tranches de bois*, découpées obliquement dans les troncs d'arbres et décorés des vues standard, encore munies de leur écorce. Et, stade ultime de la décadence du Bois de Spa, ces tranches furent recouvertes de cartes postales et agrémentées de réserves colorées, l'ensemble étant ensuite verni.

Nous donnons ci-dessous quelques exemples illustrés de ces variations qui font partie intégrante de l'art local par les manières picturales, le choix des sujets, la vocation touristique, le support en bois et les dimensions réduites permettant un transport aisé.

La peinture à la gouache sur panneau

-34- Panneau en bois de Spa. Le chardonneret élégant.

Gouache sur bois au naturel.

Panneau: 155 mm et 220 mm; cadre: 240 mm et 305 mm

Signé en bas à gauche: Victorian Collin 1821

Etiquette: "1821 bois de Spa. Exp. Musée Verviers mai 1957 n° 92 (13 n°92, p. 34)

La fantaisie du sujet, un chardonneret élégant en quête de nourriture retournant les feuilles d'une branche de chêne pédonculé garnie de galles, est la signature de l'époque romantique. La scène est peinte sur bois d'érable au naturel,

essence favorite des spadois.

Le cadre doré a la rigidité du style Empire avec sa frise de paimettes et de couronnes de lauriers alternées.

Le revers est protégé d'un papier marbré. Etat d'origine. Coll. privée

-35- Panneau: Rouge-gorge défendant son nid

Cette gouache présente les dimensions de 230 mm et 320 mm.

Signé "J. Vieillesse". Inscriptions au dos "n° 2085 V 312 Peinture de Vieillesse 1870 n° 808". Bibliographie (11 p. 262 n° 191)

Cette très jolie scène animalière montre l'oiseau défendant le nid posé dans l'herbe sous une plante fleurie. "Exemple particulier montrant le lien entre la peinture sur bois de Spa et la peinture de chevalet. Son support le rapproche du premier, tandis que la présentation, le sujet et son traitement le rattache davantage au second" (Moerloose, 11)

Etat d'origine.

Coll. privée

-36- Paysage forestier sur panneau

Cette gouache sur panneau de bois, de dimensions de 175 mm et 240 mm, date de la seconde moitié du XIXe s. Elle est signée A. Collin

André Collin, né à Spa en 1862 et décédé à Bruxelles en 1930 était peintre de figures et de paysages. Il étudia à l'Académie de Bruxelles sous la direction de J. Portaels, puis se perfectionna à Paris chez Lefèvre. Sa peinture traditionnelle s'éclaircit puis évolue vers un réalisme très schématique. Ses oeuvres sont conservées dans plusieurs musées belges (23).

Cette oeuvre est issue de la première partie de sa carrière. Le paysage forestier est animé d'une jeune paysanne, pieds nus, à bonnet blanc, corsage rouge et courte jupe bleue, portant un fagot. Cette Perrette spadoise franchit un ruisseau sur un ponceau fait de madriers. Il s'agit probablement d'un ravin célèbre de Spa: Orléans, Artistes ou Meyerbeer.

Restauration: après dévernissage deux couches de vernis à l'alcool furent appliquées. Coll. privée

-37- Vue sur panneau

Cette gouache sur panneau de feuilles collées mesurant 246 mm et 177 mm porte au verso l'inscription "La Promenade des Artistes Charles Crehay 1942".

Bibliographie (Vienne, 21; 1 p. 107 à 109; 2 p. 263 n° 535)

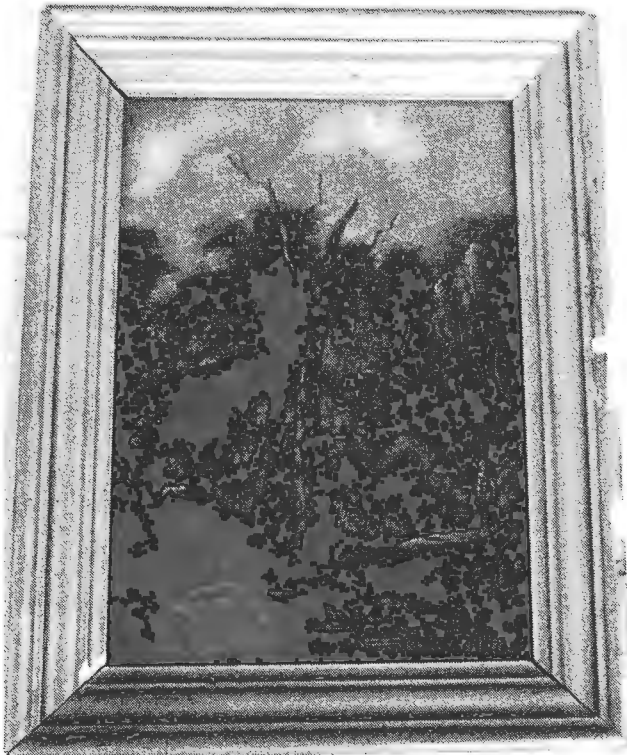
Charles-Antoine Crehay (1874-1969) était fils de Gérard-Antoine et petit-fils de Gérard-Jonas.



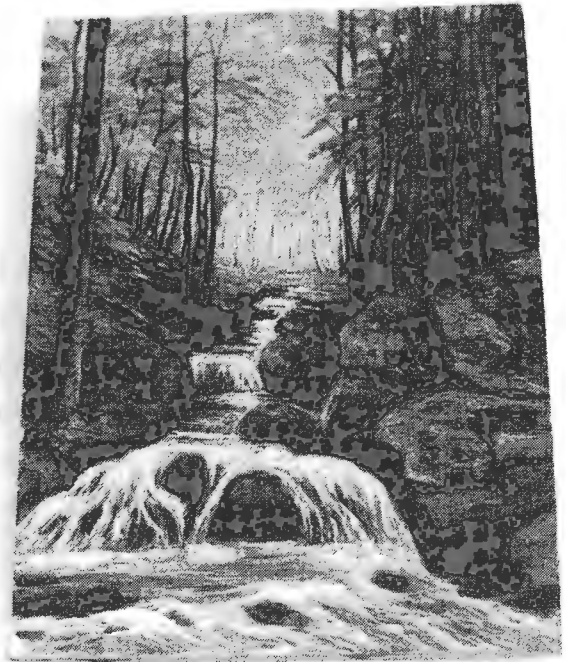
34.



35.



36.



37.

Cette peinture naïve aux rochers peu réussis était destinée à servir de souvenir vendu dans la boutique de Georges Nizet à Spa Coll. privée

La peinture à l'huile sur petits panneaux

-38- Tableautin à l'huile sur panneau

Cette petite huile sur plaque en bois (137 mm et 100 mm) porte: "Spa- Allée de sept heures". Cette vue montre la perspective des rangées d'arbres centenaires du fond du parc vers la Place Royale. Des arbres plus jeunes ont déjà remplacé les géants abattus par le grand vent de 1876. A gauche, le kiosque à musique de style alpin (1860-1951). La foule élégante des curistes constellées d'ombrelles se promène nonchalamment sous les ombrages. Coll. privée

-39- Tableautin à l'huile sur panneau

Jumelle de la précédente, cette vue verticale portant l'inscription "Spa - le Parc" représente la contre-allée et la galerie Léopold II, avec le bâtiment des Petits Jeux, coté place et l'ancien bowling, côté ouest, dont on aperçoit la rampe d'escalier (97 mm et 137 mm).

Ces deux charmants tableautins sont peints délicatement dans les tons verts et gris. Empreints de nostalgie, ils sont propres à entretenir la mélancolie qui suit les vacances heureuses. Etat d'origine. Coll. privée

Peinture à l'huile sur Bois de Spa

-40- Bénitier

Des églantines peintes à l'huile ressortent avec naturel du support en bois gris bruni de ce bénitier aux bords festonnés et surmonté d'une croix.

Un coquillage originaire de l'océan Pacifique (*Hippopus maculatus* Lamarck) vissé à la planchette fait office de cuvette.

De dimensions de 320 mm sur 170 mm, cet objet religieux portant le mot "Spa" date de 1900 environ. Au revers de l'étiquette "Ouvrages de Spa. L. Reigler-Gernay - Fournisseurs de la Cour - Rue Royale Spa". Coll. privée

-41- Coffret aux pensées

Ce coffret à bijoux (240 mm, 235 mm, 95 mm) porte sous le couvercle la date du jeudi 18 mars 1902 et sous la boîte la gravure "FE".

Contrairement à l'usage, les planchettes de chêne sont utilisées dans la menuiserie. La fleur de cette essence contient des stries qui contrarient le poli des objets.

Des violettes sont brossées à l'huile sur toutes les faces. L'intérieur et le dessous sont nus. Selon l'habitude de l'époque, l'assemblage est à paume, la serrure dormante et les charnières appliquées. Une moulure rehausse la base.

Dans son état d'origine, cette cassette appartient à une collection privée.

-42- Coffret au chien braque

Cette huile sur bois de Spa, bruni avec le temps, est appliquée sur le couvercle d'une boîte de dimensions de 150 mm, 150 mm et 68 mm portant l'inscription "Spa". Sur le dessous "20 f."

En référence au mémoire de Philippe Vienne, il s'agit d'une réplique non signée qui peut être attribuée à Georges Crehay (1849-1933), fils de Gérard-Jonas, car il existe des oeuvres similaires signées de cet artiste (21 cat. p. 259 n°528).

Un chien d'arrêt, un braque, rapporte un oiseau tiré, bécasseau ou harle, dans un décor de bois-taillis dont la luminosité est particulièrement bien rendue. Le relief de la pâte empêche le polissage de l'ouvrage.

L'assemblage est à onglet et pigeons. La serrure dormante est à entailler; les charnières appliquées et vissées. Etat d'origine. Vers 1900. Coll. privée

-43- Coffret aux roses

Ce grand coffret à bijoux (300 mm, 198 mm et 88 mm) porte l'inscription "Spa" et la signature en partie effacée peut signifier Michel Doneux. Cet ouvrage est typique de la Belle Epoque.

Peintes à l'huile sur le bois gris viré au brun, quelques belles roses rouges jonchent le couvercle. La reine des fleurs pourpre signifie la passion ardente.

L'intérieur et le dessous présentent le bois à nu. L'assemblage à onglet sur fausse languette, la serrure dormante appliquée et la moulure à la base complètent cette boîte 1900 sortie d'une collection particulière.

-44- Coffret au ratier

Cette peinture à l'huile d'un chien ratier, race à la mode avant et après la première guerre mondiale, décore le couvercle de cette boîte brune de dimensions: 282 mm, 192 mm et 100 mm.

L'inscription "Spa" authentifie l'objet d'époque 1900 possédant une garniture de velours bleu et un dessous de bois nu rehaussé d'une moulure. L'assemblage est à onglet et pigeons, la serrure dormante et les charnières appliquées. La peinture ayant été mélangée au vernis, la restauration après dévernissage doit être évitée. L'objet a été préservé d'une seule couche de vernis à l'alcool.

-45- Deux porte-photo de table



38.



39.



40.



41.

Ces deux porte-photo avec pied articulé (230 mm sur 160 mm et 290 mm sur 185 mm), peints à l'huile sont de la période 1900. Le premier décoré de pensées contient la photo de la fille de l'auteur (+) avec sa corneille apprivoisée. Le second en forme de palette de peintre, porte des roses rouges ressortant avec feu de la fleur du bois d'érable. Coll. privée

Les tranches de bois décorées

-46- Deux tranches de bois décorées à la gouache

La première plaque en bois (380 mm sur 160 mm) peinte à la gouache vers 1900 porte "Prom des Artistes" et au verso les initiales A.C. pouvant indiquer la marque d'Alfred Crehay (1884-1976) car Philippe Vienne cite une vue de cet artiste portant le paraphe AC (21 cat. p. 278 n° 596)

Cet exemplaire en bois de bouleau montre le pavillon-reposoir du ravin des Artistes.

Le deuxième ouvrage à la gouache (354 mm sur 135 mm) exécute vraisemblablement vers 1910 porte "Spa" et "C. Debrus". Célestin Debrus (~1851-1928) était peintre et marchand, fils de Jean-Nicolas (~1818-1873) mêmes qualités. Actif commerçant, Célestin décorait les bois d'une main preste.

Ici, il a brossé deux rivières de Spa; à gauche, la Hoëgne et son chêne séculaire maintenant disparu, à droite, le ruisseau de Meyerbeer, ses cascades et sa pittoresque arche de pierre. Coll. privée

-47- Deux tranches de bois avec cartes postales

Tout d'abord, une tranche de tronc de bouleau où se marquent les traits de la scie, est ornée de deux cartes postales en couleurs, l'une du panorama de Coö, l'autre de la cascade.

Les parties non couvertes ont été agrémentées à la gouache pour créer un ensemble pseudo-pictural. 1ère partie du XXe s.

De dimensions plus réduites de 168 mm sur 82 mm, la deuxième plaque porte une carte postale représentant le Pouhon Pierre-le-Grand. Vers 1930. Coll. privée

Les étuis à chalumeau et les aiguilliers

Une mention spéciale doit être accordée aux chalumeaux en verre dans leur étui en bois de Spa, accessoires de la crénothérapie ou médication par l'eau minérale.

Ces petits tubes permettent de boire le pouhon sans absorber une trop grande



42.



43.



44.



45.

quantité de gaz carbonique, cause d'aérophagie et d'éruclations. Ces émissions de gaz par la bouche sont redoutées des dames buveuses d'eau. De plus, il existe la croyance que l'eau ferrugineuse noircit la denture, comme l'attestent les vers du poète Félix Bernard (1844-1903), dans son poème "Spa" (24):

"Faut-il combattre l'anémie
Des jeunes miss, pâle ennemie,
Le Vieux Pouhon de fer bondé
Est près de celui de Condé.
D'abord, on lève sa voilette,
Frêle artifice de toilette;
Entre des lèvres de corail
Pour protéger le frais émail
de leurs dents - perles fines -
Un tube heureux que les mutines
Glissent dans leur bouche en coeur
Fait des jaloux d'un air vainqueur!"

Jusqu'après la dernière guerre, l'ancienne pharmacie de Bournonville, établie dans l'ancien Hôtel de Lorraine, place Pierre-le-Grand, délivrait des chalumeaux en verre coloré, coudés, avec une extrémité aplatie.

L'étude des chalumeaux nous amène à examiner les aiguilliers appelés *bochts* en wallon, descendant des étuis à message et des étuis à aiguilles du XVIIIe s., illustrés de devises. Enfin, des cylindres en bois tourné contiennent des petits nécessaires à couture.

-48- Trois étuis à chalumeau

Le premier objet est de bois gris décoré de violettes à la gouache. D'une longueur de 180 mm et d'une largeur de 20 mm, il peut être daté vers 1900.

Tous les trois possèdent un couvercle à emboîtement à une seule bête et contiennent un tube en verre aplati à une extrémité pour jouer le rôle de paille.

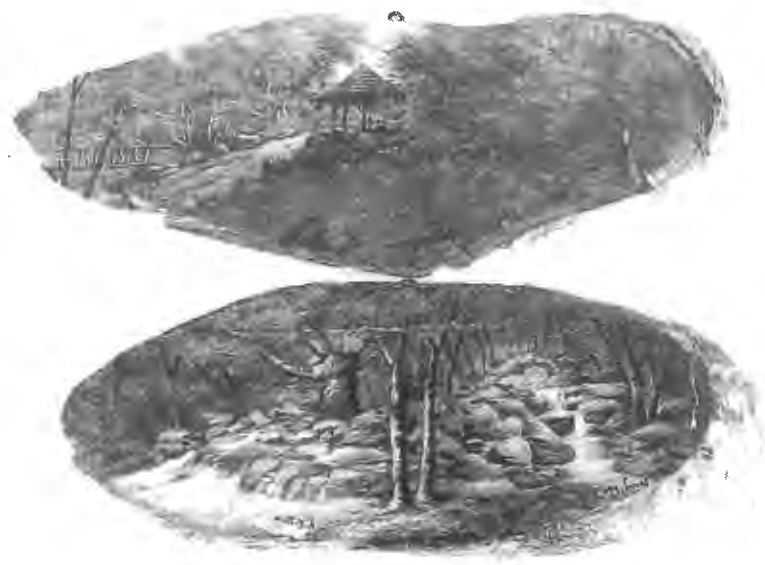
Le deuxième étui est de bois gris orné de myosotis à la gouache (L. 170 mm; diam. 21 mm). Les extrémités sont arrondies et surmontées d'un téton. Vers 1900.

Le troisième, plus ancien peut être daté vers 1850 (L. 181 mm; diam. 25 mm). Le chiffre 9 est inscrit sur le couvercle.

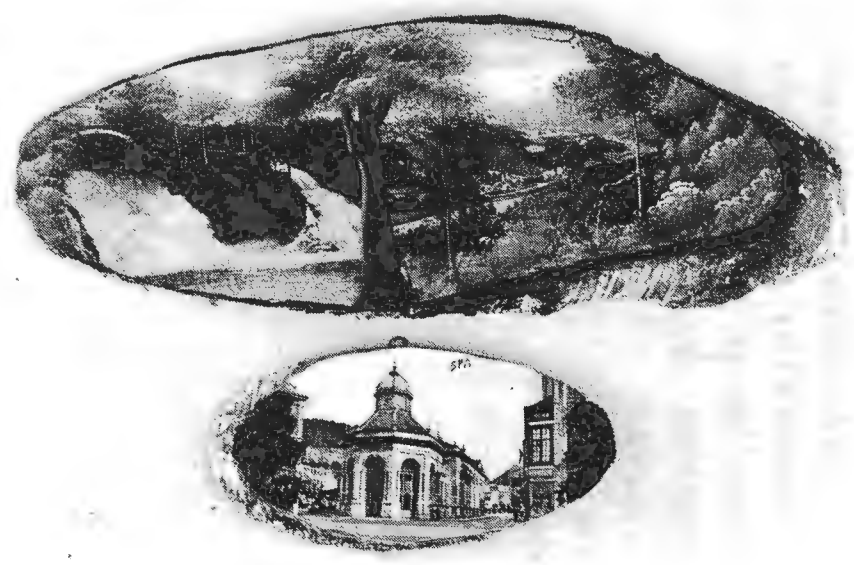
Cet étui de bois tourné est fraîchement paré à la gouache de roses moussues sur le fond au naturel.

Restauration au vernis gras Linharder.

Coll. privée



46.



47.



48.



49.

-49- Quatre aiguilliers

Ces petits objets féminins en bois gris élégamment tourné sont décorés de fleurs à la gouache. Ils présentent les dimensions suivantes:

Longueur	Largeur
305 mm	22 mm
232 mm	30 mm
200 mm	35 mm avec le mot "Spa"
172 mm	25 mm

Ces étuis à aiguilles diverses, utilitaires et coquets, souvenirs ou cadeaux, marquaient le passage du villégiateur en la Ville d'eaux. Vers 1900.

Coll. privée

(à suivre)

L. Pironet

NOTES

(20) Bulletin *Histoire et Archéologie spadoises*, mars 1992, p. 22, 23.

(21) VIENNE, Philippe, *Les Crehay, peintres spadois*, Mémoire de licence en Histoire de l'art et Archéologie, U.Lg, 1990-1991.

(22) PIRONET, L., *Comment restaurer les ouvrages peints et vernis dits Bois de Spa*, Bull. H.A.S., sept. 1976, p. 27-34.

(23) Guide Artho, 1987.

(24) A travers la vie : Oeuvre poétique de Félix Bernard, Bruxelles, O. Schepens, ed. 1904.

La mère de Félix Bernard a fait ériger en 1909 un pavillon à l'extrémité de la Heid Fanard à l'endroit du Point de Vue enchanteur aménagé par le bourgmestre Servais en 1846. Ce belvédère menacant ruine, sa restauration est attendue depuis de nombreuses années par tous les amis du patrimoine local.

~ ~ ~

UN ARTISTE "HANNONYME" A SPA:
THEODORE HANNON

Né à Ixelles le 1er octobre 1851 (1), Théo est le fils de Joseph-Désiré Hannon, professeur de botanique et de zoologie à l'Université de Bruxelles (2). C'est donc assez naturellement qu'il entreprend des études de médecine, qu'il ne poursuivra cependant pas jusqu'à leur terme (3). En 1874, avec d'autres étudiants bruxellois, il fait ses débuts dans le *Journal des Etudiants* "où la politique dominait les préoccupations littéraires" (4).

Le 28 novembre 1875 (5), il fonde la revue hebdomadaire *L'Artiste* où l'on retrouve, entre autres, Camille Lemonnier, Lucien Solvay et le Spadois Léon Dommartin, dit Jean d'Ardenne. Cette revue, ralliée au naturalisme, publiera également Verhaeren, Zola, Huysmans, Verlaine,...avant de disparaître, en 1880 (6). Sous le pseudonyme transparent de "Hannonyme" (7), Théodore Hannon est également rédacteur à *La Chronique*, journal qui compte dans ses rangs Léon Dommartin, mais aussi Flor O'Squarr (8).

Théodore Hannon est l'auteur de recueils de vers où transparait l'influence de Baudelaire (9) (*Rimes de joie*, par exemple, dont la seconde édition est illustrée par Félicien Rops), de revues de fin d'année, d'une opérette (*Candélabre*), d'une "parodie-éclair" (*La Valkyri-gole*) et d'oeuvres à caractère pornographique (publiées sous les pseudonymes évocateurs de "Frère Cupidon" et "Monsieur de la Braguette"); il est également le librettiste de deux ballets (*Pierrot macabre*, de Lanciani, et *Smylis*, de Léon Dubois) (10).

Intéressé par la peinture et engagé avec passion pour faire valoir ses conceptions artistiques, Théo Hannon s'est essayé à l'aquarelle et laisse quelques oeuvres attachantes. Il s'éteint à Etterbeek, le 7 avril 1916, à l'âge de soixante-quatre ans (11).

Théodore Hannon compte plusieurs Spadois parmi ses relations: outre Léon Dommartin, il est également lié avec Henri Marcette; les deux artistes collaborent, en effet, à *L'Album*, société internationale d'aquafortistes, constituée à l'instigation de Félicien Rops (12). Ses séjours à Spa sont attestés par les oeuvres dont il sera question ci-après, mais aussi par un document plus officiel: il s'agit de l'acte de décès de Flor O'Squarr, sur lequel Théodore Hannon ("homme de lettres") figure comme déclarant (13).

Le 23 août 1887, Hannon fait représenter pour la première fois, au Théâtre de

Spa, *Spa, tout le monde descend!*, "revue-opérette en trois actes et quatre tableaux". La musique est signée de Lanciani, également auteur du ballet *Pierrot Macabre* dont Hannon a été le librettiste; quant aux décors, ils sont dûs au talent du Spadois Victor Renson (13). La revue, loin d'être un chef-d'oeuvre, met en scène toute une série de caractères et de lieux ou d'objets personnifiés ("La Géronstère, "Le Barisart", "Le Tonnelet", "La Roulette",...) C'est ainsi qu'apparaît "La Boîte de Spa" qui vient se plaindre de son déclin:

"Hélas! moi qu'on mettait dans l'ouate et le papier de soie, on va me mettre sur la paille...on trouve que je suis démodée" (14).

Il semble, en effet, qu'on lui préfère alors la céramique. Hannon se livre à des plaisanteries sur les *bobelins*, leur crédulité et leur vie amoureuse, risquant des comparaisons fort peu galantes, telles que: "vos promenades sont comme les femmes: il y en a de reposantes, il y en a de fatigantes, il y en a d'horizontales...il y en a d'édifiantes" (15).

Enfin, la revue s'achève sur cette conclusion:

"Salut à Spa, la perle des Ardennes.
Séjour exquis,
Gloire aux attraits, aux vertus souveraines
De c'paradis ! (...)
Spa! Spa! Spa! tout l'mond'descend!
Endroit ravissant,
Tout l'mond'descend!"

Quatorze ans plus tard, Théodore Hannon participe à un album d'autographes et de dessins (*Spa-Album*) édité à l'occasion des fêtes données à Spa, du 3 au 6 août 1901, au profit de l'oeuvre pour la protection de l'enfance (16). Il y livre un *Croquis spadois* intitulé *Au Puhon* (17):

"En gants blancs, en souliers roses,
En falbalas de clair satin,
C'est au Puhon que le matin
se rendent les gentes chloroses.

C'est là que défile le choeur
Des élégantes anémies...
Qu'importent les lèvres blêmies
Si la bouche est toujours en coeur ?

Or, la moindre buveuse arbore
 Un sourire à rendre si fou
 Que l'on irait jusqu'à Corfou
 Cueillir quatre grains d'ellébore !

Il faut les voir attendant l'eau
 Prisée à la saine cuvette
 Se grouper devant la buvette
 Et former maint joli tableau.

Le verre aux doigts, le tube aux lèvres,
 Elles sucent à coups menus,
 Haussant un brin leurs bras mi-nus
 Avec de petits gestes mièvres.

La taille dans le fin tissu
 Se cambre et fait saillir en globe
 Sous le corsage qu'il bilobe,
 Le sein, minuscule ou cossu !

Doucement, sous l'appel du tube,
 Se vide le sherry-cobber
 Et la buveuse - y vois-je clair? -
 La buveuse en partant titube...

Sa nuque se penche et fait voir
 Des mèches (*sic*) follettes qui frisent...
 Mes pauvres prunelles s'y grisent...
 N'est-ce pas un peu leur devoir?

N'est-ce pas leur façon de prendre,
 Elles aussi, d'exquises eaux,
 Sans avoir de doigts en fuseaux
 Ni verre de nuance tendre?

Voilà (*sic*) pourquoi j'aime au Pouhon
 Venir, quand la gaîté me boude,
 Devant "l'zinc" de la fashion
 Voir ces dames lever le coude."

Homme de lettres, Hannon est aussi aquarelliste; il laisse notamment une série d'oeuvres prises aux quatre coins de la ville d'eaux. Ainsi, le *Crépuscule près d'Annette et Lubin* (19) évoque-t-il quelques vers de *Spa, tout le monde descend !* :

"C'était l'autr' soir, d'un pas lambin
 Je gravissais, l'âme charmée,
 La Montagn' d'Annette et Lubin
 De serpolet tout embaumée" (20)

La *Rue de la Sauvenière*, de 1890, est également appelée *Ancien hôtel Britannique* et a d'ailleurs été présentée, à ce titre, à l'exposition *Souvenirs de l'hôtellerie spadoise*, l'été dernier.

La *ferme de Longchamps*, qui apparaît au travers d'un feuillage que l'on devine bruissant, et la *Route de la Sauvenière*, au ciel crépusculaire, sont des odes au charme de la nature spadoise.

Littérature (21) et peinture sont autant de facettes d'un même talent, celui d'un artiste enthousiaste, entier, spirituel et gouailleur qui, comme tant d'autres, aima séjourner à Spa...

P. Vienne

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier, tout particulièrement, les collectionneurs qui m'ont permis d'avoir accès aux oeuvres de Théodore Hannon en leur possession.

NOTES

- (1) CULOT, J-M et BRUCHER, R. (dir.), *Bibliographie des écrivains français de Belgique, 1881-1960*, t. 3, Bruxelles, 1968, p. 18.
- (2) DE WILDEMAN, E., *Joseph-Désiré Hannon*, in *Biographie Nationale*, t. 29, Bruxelles, 1957, p. 643.
- (3) DE SEYN, E., *Dictionnaire des écrivains belges, Bio-Bibliographie*, t. 1, Bruges, 1930, pp. 960-961.



HANNON, Théodore.
«Route de la Sauvenière, Spa», aquarelle, 47 x 31 cm,
signé en bas à gauche «T. Hannon» (coll. privée).



HANNON, Théodore. «Ferme de Longchamps», aquarelle, 22 x 29 cm (coll. privée).

(4) HANLET, *Les Ecrivains Belges Contemporains de langue française. 1800-1946*, t. I, Liège, 1946, p. 89.

(5) SOLVAY, L., *Théodore Hannon*, in *Biographie nationale*, t. 29, Bruxelles, 1957, p. 645.

(6) HANLET, *op. cit.*, p. 157.

(7) DE SEYN, E., *op. cit.*, p. 961.

(8) DEMBLON, A. et VIENNE, Ph., *Flor O'Squarr*, Liège, 1988, p. 6 (notes dactylographiées).

VIENNE, Ph., *Flor O'Squarr*, in *Histoire et Archéologie spadoises*, n° 56, décembre 1988, p. 159.

(9) Albert Kies s'est livré à d'intéressants rapprochements entre l'oeuvre de Hannon et de Baudelaire, cfr KIES, A., *Baudelaire et Théo Hannon*, in *Etudes Baudelairiennes*, Louvain-Paris, 1967, pp. 29-38.

(10) SOLVAY, L., *op. cit.*, pp. 644-647.

BERG, Ch., in FRICKX, R. et TROUSSON, R. (dir.), *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des oeuvres. II. La Poésie*, Paris-Gembloux, 1988, pp. 48-49.

(11) CULOT, J-M et BRUCHER, P. (dir.), *op. cit.*, p. 18.

(12) LEMONNIER, C., *Histoire des Beaux-Arts en Belgique (1830-1887)*, Bruxelles, 1887, p. 279.

(13) DEMBLON, A. et VIENNE, Ph., *op. cit.*, pp. 3 et 35.

(14) HANNON, Th., *Spa, tout le monde descend !*, Bruxelles, 1887, pp. 1-4.

(15) HANNON, Th., *ibidem*, p. 17.

(16) HANNON, Th., *ibidem*, p. 88.

(17) *Spa-Album*, Liège, 1901.

(18) *Ibidem*, p. 28.

(19) Exposé à l'Hôtel de Ville, dans la salle de réunion du Collège, il fait partie des collections du Musée de la Ville d'Eaux. Cfr *Catalogue du Musée communal de Spa*, Spa, 1943, p. 40, n° 65.

(20) HANNON, Th., *Spa, tout le monde descend !*, Bruxelles, 1887, p. 88.

(21) On trouvera une fort bonne bibliographie de Théodore Hannon dans CULOT, J-M et BRUCHER, P. (dir.), *op. cit.*, pp. 18-21.

ALEXANDRE DUMAS ET SPA II

GASPARD DE CHERVILLE,
LE DERNIER « NÈGRE » DE DUMAS

Dans la journée du 23 septembre 1857 nous l'avons dit , Alexandre Dumas père et Lilla Bulyowsky, la jeune actrice hongroise, dînent à Spa en compagnie de Gaspard de Cherville et de Delahaye, « *l'inspecteur général des forêts* ».

Sur ce dernier, guère de renseignements (1), sinon une lettre du Commissaire de police de Spa à la Sûreté, en date du 16 décembre 1857 : M. Wuine confirme que, au cours de la Saison 1856, « *le sieur Alexandre Lahaye fréquentait [Cherville]* » et que ledit Lahaye « *qui est S/inspecteur forestier* » et non inspecteur général des Forêts, comme l'indique Alexandre Dumas « *prenait quelquefois le titre de Marquis de Lahaye.* » Ce goût des titres, ajoute le Commissaire avec un haussement d'épaules, « *ce n'est sans doute rien d'autre qu'une manie chez ces gens-là.* » (2). Des bohèmes, M. l'Administrateur de la Sûreté, des farfelus ! Pas des gens de bon sens, comme vous et moi !

L'autre personnage, Gaspard de Cherville, n'est pas un inconnu. Chroniqueur au journal *Le Temps*, de 1870 à 1898, et littérateur, il apparaît dans les dictionnaires biographiques. D'autre part, sa collaboration avec Alexandre Dumas et ses relations avec Hetzel, lui valent d'être évoqué par les spécialistes de ces auteurs. Il est donc possible et nous allons le tenter de retracer les grandes lignes de son existence.

Gaspard-Georges de Pekow, marquis de Cherville, est né à Chartres, le 11 décembre 1821. Titre de noblesse des plus authentiques : il est le fils de Gaspard-Joseph, officier, et de Caroline de Reviers de Mauny (3). Son éducation semble avoir été assez sommaire. Bien jeune, en effet, grâce aux relations familiales, Gaspard de Cherville exercera les fonctions peu accaparantes de lieutenant de louveterie à Nogent-le-Rotrou, petite ville d'Eure-et-Loir située à quelque 80 kilomètres de Chartres.

Un lieutenant de louveterie était un fonctionnaire, nommé par l'Autorité sur proposition du Conservateur des forêts. Cette charge *bénévole* réservée, de ce fait, à des rentiers de "bonnes" familles obligeait à entretenir constamment une meute et donnait le droit de chasse à courre le sanglier deux fois par mois dans les forêts de l'arrondissement. Disons-le par parenthèse : les loups constituaient

alors une nuisance bien réelle pour l'élevage, le gibier et les cultures. En 1883 encore, 1035 loups seront tués en France.(4)

En dehors de la chasse, qui sera une des grandes passions de sa vie, Gaspard de Cherville emploie son temps à nouer des intrigues amoureuses, à dévorer les oeuvres de Hugo, de Musset, de Balzac, de Frédéric Soulié et de Dumas, et à dilapider la fortune paternelle. Aussi, pour faire une fin et redresser ses finances bien mal en point, le marquis, âgé d'à peine vingt ans, épouse Louise-Clémence Marguerite de Romanet de Beaune. Un mariage de convenance (5) qui fait très vite long feu.

Vers 1844-1845, il semble que Gaspard de Cherville soit à Paris, tout à fait désargenté (6), et qu'il exerce là, pour subsister, les fonctions de rédacteur-adjoint des *Annales des Chambres* (7). Devenu aussi un pilier de théâtre, il s'éprend d'une comédienne de vingt ans, Constance-Eugénie Bachoué, connue dans l'univers dramatique sous le nom de Constance Davenay (8).

Cette dernière partagera sa vie pendant douze ans et lui donnera deux enfants : Marie-Christine, en 1845, et Edmond, en 1851. C'est une roturière, fille de Jean Bachoué, officier de santé à Belleville (aujourd'hui, le XXème arrondissement de Paris), et de Louise Carbon. A ses débuts, le 20 mai 1837, au théâtre du *Gymnase* dans *Le Lion amoureux* de Frédéric Soulié, elle n'avait pas quatorze ans. Elle s'était illustrée ensuite, de 1838 à 1841 sur la scène de l'*Ambigu*. Théophile Gautier l'avait remarquée, en juin 1841, dans *Fabio le Novice*, un drame de Ch. Lafont et de Noël Parfait : « *Mlle Davenay, écrivait-il, a montré beaucoup de naïveté et de gentillesse dans le petit rôle de Julia; elle a de magnifiques cheveux blonds.* » Puis en juillet de la même année, il lui avait consacré quelques lignes encore, à propos des *Bains à quatre sous*, une pièce de Ad. Dennery et Ed. Brisebarre, et, comme la première fois, il avait souligné davantage la beauté de Constance que son talent : « *Mlle Davenay est une jolie blonde, distinguée et vaporeuse comme une vignette anglaise.* » En 1845, Constance Davenay était attachée à la troupe du *Cirque olympique* (9).

•

Sept ans plus tard, en mai 1852, Gaspard de Cherville s'expatrie avec Constance et leurs enfants. Ce n'est pas le coup d'Etat qui le pousse hors de France. « *Il est de mauvais goût, dira-t-il, de se laisser supposer un plumage qui*

n'est pas le sien. [...] J'avais tout simplement commis quelques-unes de ces sottises qui ont la jeunesse pour excuse, et, ma famille m'ayant fait comprendre que l'air de l'étranger conviendrait bien mieux à mon tempérament que celui du théâtre de mes fredaines, je m'étais laissé persuader et j'étais allé au plus près. » (10) En clair, ses parents, soucieux de préserver l'honneur familial l'invitent, contre la promesse du paiement d'une pension, à aller vivre au loin avec sa concubine et ses enfants adultérins.

Les "exilés par persuasion" se fixent dans le centre de Bruxelles, rue de la Fourche. Un passeport, en bonne et due forme, leur est délivré par le bourgmestre Charles de Brouckère, le 17 mai 1852 (11).

« Bruxelles avait encore à cette époque [...] un cachet de chef-lieu départemental très prononcé. Une demi-douzaine de cafés, trois ou quatre théâtres, le magnifique promenoir des Galeries Saint-Hubert, mettant les habitants en communication constante, on pouvait habiter les faubourgs de Vilvorde, de Schaerbeek, la montagne de la Cour ou celle aux Herbes potagères, sans être étrangers les uns aux autres. On se connaissait au moins de vue, et la fréquence des rencontres autorisait un bonjour amical de tous les passants. » (12)

La capitale belge, habitée par de nombreux proscrits et exilés français depuis le mois de décembre précédent, va être l'étape décisive de la vie de Cherville. C'est là qu'il rencontre Alexandre Dumas, Victor Hugo et Pierre-Jules Hetzel; c'est là aussi que se décide sa future carrière d'homme de lettres. Il n'est donc pas inutile de s'attarder à ce séjour, d'autant moins que le marquis en a publié une relation pleine de notations pittoresques sur les grands hommes qu'il a eu la chance d'y côtoyer.

Grâce au baron C., *« un brave et spirituel compatriote »*, exilé par persuasion lui aussi (13), le marquis de Cherville, qui lui a été recommandé, ne reste pas longtemps isolé sur le pavé bruxellois.

« Après quelques jours, écrit-il, nous étions une paire d'amis et il me proposait de demander à Dumas de me présenter à lui. L'offre me bouleversa, je suis sûr que je dus devenir très pâle quand elle me fut faite. » A l'idée de rencontrer l'auteur de *Monte-Cristo* et des *Trois Mousquetaires* (*« On disait moustiquaires à Bruxelles »*, précise Cherville), il est rempli d'épouvante : Dumas, pour lui, comme pour tous les jeunes gens de son âge, c'est un de ces demi-dieux apparus en 1830. Gaspard de Cherville est sûr que, en paraissant devant lui, il perdra l'usage de la parole et passera pour un franc imbécile. *« C. ayant ajouté que probablement nous*

rencontrerions Victor Hugo chez Dumas, cette éventualité acheva de me terrifier et je me refusai nettement à la présentation. Cependant, mon ami étant revenu plusieurs fois à la charge, m'ayant raillé, humilié dans mon amour-propre, il arriva que je me trouvai à la porte de la maison du boulevard de Waterloo et qu'un peu poussé par les épaules, j'y exécutai mon entrée, sans trop savoir si j'étais mort ou vivant.

« Le doute fut de courte durée; l'astre rayonnait, mais ne brûlait pas. Le demi-dieu s'était avancé vers l'inconnu. Il était en manches de chemise, il souriait du plus cordial, du plus accueillant des sourires; il me prit la main, il la serra avec l'effusion que l'on réserve pour les vieux amis que l'on retrouve. Je ne jurerais pas qu'il m'ait embrassé; ce qui est certain, c'est qu'à la seconde visite la tradition était prise.

« Ah ! la belle et sympathique figure que celle de cet irrésistible charmeur ! Il ne lui fallait qu'un mot, qu'un regard pour prendre possession de votre coeur, et, une fois qu'il y était entré, comme on ne regrettait jamais de lui appartenir ! Je l'ai aimé vingt ans, cet homme, d'une sincère et constante amitié. » (14)

Victor Hugo, effectivement en visite chez son confrère ce jour-là, est « *d'une exquise politesse* », mais d'un abord plus froid. Contrairement à Dumas, Hugo n'est pas venu faire que de la "littérature" à Bruxelles : il s'emploie depuis son arrivée à instruire contre M. Bonaparte le dossier qui deviendra l'*Histoire d'un Crime* (15). Cependant, la glace est assez vite rompue avec Cherville.

Pour preuve : le lendemain, alors que le marquis de Cherville et son ami, le baron C., entrent dans un restaurant de la rue de la Fourche, Victor Hugo, qui y dîne avec son fils Charles, les invite à prendre place à sa table. A la fin du repas, il leur donne rendez-vous au même endroit pour le jour suivant. « *Ce restaurant, où j'eus pendant quelques mois, l'honneur d'être le convive du plus illustre des poètes, s'appelait l'Aigle.* » Le repas, faro compris, coûte 1 F 12 centimes. Victor Hugo trouve l'endroit fort à son goût; Charles, qui le trouve fort commun, entraînera un jour les dîneurs à *La Faille déchirée*. Expérience peu concluante : biftecks durs, omelettes trop cuites, facture très salée; on restera fidèle à l'Aigle.

Une autre tradition s'établit : deux fois par semaine, Alexandre Dumas, gastronome amateur, tient table ouverte au boulevard de Waterloo. Ces soirées bruxelloises enchantent Cherville. « *Les hôtes réguliers de Dumas étaient, avec Noël Parfait, Victor Hugo et son fils, Emile Deschanel, Hetzel, le docteur Place et, avec ces exilés pour de bon, un journaliste belge de beaucoup d'esprit, Victor Cappelmans* (16), *M. Bourson, directeur du Moniteur belge, le peintre Slingeneyer, le comte de Juvisy, qui venait de doter Bruxelles de son premier casino, le baron C. et moi.*

Etienne Arago, Bancel, le docteur Laussedat y venaient assez fréquemment. » (17)
Le colonel Charras et Alphonse Esquiros (18) y apparaissent quelquefois.

Pendant le repas, la conversation de Dumas est étincelante. Par contre, Victor Hugo, que le marquis ne semble pas quitter des yeux, est beaucoup plus réservé : jamais un mot de politique, jamais une allusion à son oeuvre et, lorsqu'il parle des productions de ses confrères, beaucoup de respect.

Noël Parfait, une fois le repas terminé, fait le tour de la table avec un plateau; chacun y dépose 1 F 50. Dumas a eu beau s'opposer à ce paiement; les hôtes ont exigé qu'il l'accepte. On se transporte ensuite au salon, où les conversations se poursuivent jusqu'à la nuit. Le brouhaha est souvent tel qu'on ne s'entend plus. Un soir, Noël Parfait s'exclame :

En vérité, Messieurs, on se croirait à la Chambre !

Et Victor Hugo de rétorquer "avec explosion" :

Alors, je réclame mes 25 francs !

La réplique provoque l'hilarité générale : 25 francs, c'était l'indemnité journalière des Représentants du peuple sous la République; et ils ne l'ont évidemment pas reçue pour la séance du 1er décembre 1851, veille du coup d'Etat.

Cherville rapporte un autre "mot" de Hugo. Dumas héberge à Bruxelles le comte Max de Goritz, soi-disant représentant de la noblesse hongroise en exil. L'homme traduit pour Dumas des pièces secondaires allemandes en français, mais il fait également les poches du maître de maison. Alexandre Dumas s'en aperçoit, mais bonasse, au lieu de le chasser, il le prend en pitié. Indulgence *hongroyable*, aurait dit Victor Hugo. Le jeu de mots, assez balourd, est heureusement apocryphe; Cherville a malmené la chronologie : Max de Goritz n'arrivera boulevard de Waterloo qu'en janvier 1853 (19), et à ce moment, Victor Hugo est à Jersey depuis quatre mois et demi.

Quelques attractions drôles émaillent parfois les soirées des « demi-dieux » : les séances de magnétisme avec "la belle pâtissière", par exemple, ou les monologues comiques de Victor Cappelmans. « [Ce dernier] *avait imaginé de travestir en "marollien" les plus belles tirades des tragédies [de Racine] ! Le "marollien" est le patois franco-flamand que l'on parle dans les faubourgs de Bruxelles, une langue auprès de laquelle le javanais, le volapük ressemblent au gazouillis d'un colibri. L'effet était irrésistible. Nous autres, profanes, nous en riions de bon coeur, mais Victor Hugo s'en tenait les côtes.* » Un soir d'inspiration, Cappelmans passe de Théràmène à Ruy Blas; il se met à parodier le monologue

célèbre de l'acte III : « *Bon appétit, messieurs ! O ministres intègres.* » « [Victor Hugo], *assis sur la première marche de l'escalier, le coude appuyé sur une autre et la tête reposant dans sa main, [...] ne riait plus du tout. Cette attitude visiblement désapprobatrice nous avait tous mis fort mal à l'aise. Cappelmans avait beau multiplier ses drôleries, personne ne se risquait à s'associer par un murmure d'approbation à son irrévérence. Dumas, très agacé, lui faisait toutes sortes de signes d'avoir à cesser. Cappelmans, qui tenait à son dernier hémistiche, dans lequel à la « marmite infâme » il substituait je ne sais quel horrible vocable, allait toujours. Son châtiment fut dans le silence morne qui lui répondit. Victor Hugo seul osa l'applaudir, mais maigrement. Cappelmans, qui était un garçon d'esprit, revint à Racine, et plus vite que ça.* » (20)

A quelques reprises, la compagnie s'offre une après-midi d'escapade. Destination privilégiée : Waterloo, un lieu hautement symbolique pour les proscrits. En juillet 1852, Gaspard de Cherville participe à l'une de ces excursions. Victor Hugo fait office de guide. « *Il nous conduisit à la ferme de la Belle-Alliance où Wellington et Blucher se rejoignirent le soir de la terrible journée du 18 juin. On nous apporta du lait et, tout en se rafraîchissant avec nous, il improvisa ce sixain, que Parfait transcrivit pieusement :*

*Ici, dans ce champ de poireaux,
S'embrassèrent les deux z'héros,
Blucher cria : "Quelle surprise
Fus triomvez grâce à la Prisse."
Wellington répondit : "Blucher
Vo m'être maintenant blus cher !*

Ces vers, vous les chercheriez vainement dans les oeuvres complètes du grand poète !
» (21)

Les relations de Cherville et de l'auteur des *Châtiments* prennent fin le 31 juillet 1852. Elles ont duré deux mois et demi. Victor Hugo quitte la Belgique avant la publication de *Napoléon le Petit*.

Le soir qui suit ce départ, dans un café bruxellois, la première idée d'une collaboration littéraire entre Dumas et Cherville va s'esquisser. C'est Dumas qui rapporte la scène (22): « *Nous étions trois autour d'une table : Cherville, Noël Parfait et moi. Sur cette table, il y avait une carte de France déployée. La veille, à cette même table, nous étions quatre. Ce quatrième qui nous manquait, c'était Victor Hugo; . Le matin, nous l'avions été conduire à Anvers; à une heure, nous l'avions*

embrassé et il était monté sur le paquebot d'Angleterre; un quart d'heure après, il avait disparu à un détour de l'Escaut. [...] Nous étions revenus à Bruxelles, tristes à mourir. » (23)

Sur la carte géographique, les trois hommes regardent l'île de Jersey sur laquelle l'ami Hugo a l'intention de s'établir. Un souvenir passe : Alexandre Dumas se rappelle une traversée qu'il a faite dans ces parages, en 1842, entre les îles Saint-Marcouf et Grand-Camp. Elle s'était mal terminée : jeté à la côte avec ses compagnons, Dumas n'avait évité de passer une nuit à la belle étoile que grâce à l'hospitalité d'un « chasseur de sauvagine » (24). A ces derniers mots, Cherville sursaute. L'ex-lieutenant de louveterie connaît bien la région dont parle Dumas : son père y avait ses propriétés. Et ce chasseur de sauvagine, il le connaît aussi : c'est Alain Monplet. un homme dont la vie est un roman. A son tour, Dumas tend l'oreille et Cherville raconte.

Je voudrais avoir l'habitude d'écrire, conclut le marquis, je vous enverrais, un beau matin, l'histoire d'Alain Monplet depuis A jusqu'à Z, depuis Pater jusqu'à Amen et vous verriez que je ne vous ai pas menti.

Eh bien, lance Dumas, quand recevrai-je votre manuscrit ?

Oh ! cher ami, je ne suis pas comme vous, moi : je n'improvise pas les volumes. Tous les huit jours, mon compte avec ma blanchisseuse, seul, me tient deux heures. Je ferai ce récit à mon temps, à tête reposée, et, quand il sera bien fini, bien numéroté, bien pointé et bien virgulé.

Eh bien ?

Eh bien, selon toute probabilité, je le jetterai au feu et je vous écrirai ces quelques lignes seulement : « Décidément, mon cher Dumas, je ne suis pas né auteur. »

N'allez pas faire une bêtise, Cherville, ou je vous intente une action en dommages et intérêts. Je vous donne huit jours, un mois, un an, deux ans; mais je compte sur Alain Monplet.

« Cherville, en souriant, pencha la tête sur sa poitrine, puis la relevant après un instant de silence :

Ma foi, j'y réfléchirai, dit-il.

Onze heures sonnèrent.

Onze heures est une heure indue pour Bruxelles.

Cherville, après avoir consulté les coups du timbre de la pendule, consulta sa montre. Montre et pendule étaient d'accord.

Onze heures, dit-il presque effrayé; que va dire ma propriétaire ? . Elle va dire que je me dérange. Et prenant son chapeau, il nous serra la main, à Noël Parfait et à moi, et sortit.

Cherville n'écrira *Le Chasseur de sauvagine* que quatre ans plus tard, à Spa. Entre-temps, il s'adonnera à d'autres activités.

Avec le départ d'Hugo et l'été, la maison de Dumas entre en léthargie. « *Il fallut l'hiver pour rendre son animation au petit hôtel du boulevard de Waterloo. Dumas passait l'été à Ostende et à Blankenberghe; Hetzel éprouvé par un deuil des plus cruels (25), s'était installé à Spa; Deschanel conférençait à droite et à gauche avec un éclatant succès; d'autres proscrits, comme le colonel Charras, avaient, après Victor Hugo, été forcés de quitter la Belgique.* » (26)

.

En 1853, selon d'aucuns (27), Cherville serait devenu directeur du Théâtre du Vaudeville de Bruxelles et, naturellement, Constance Davenay, sa compagne, en aurait été l'étoile.

Le conditionnel s'impose. Il y a un doute. En effet, Cherville ne dit mot de cette fonction et Lionel Renieu, dans son *Histoire des théâtres de Bruxelles depuis leur origine jusqu'à ce jour* (28), fort bien documentée, indique que le directeur dudit théâtre, de décembre 1852 à 1854, était M. David à qui succéda, le 1er mai 1854, M. Quélus. Les noms de Gaspard de Cherville et de Constance Devenay n'apparaissent pas dans la longue notice consacrée au Vaudeville. Cependant, dans un tableau récapitulatif des directions successives de ce théâtre, Renieu met un point d'interrogation qu'il n'explique pas à côté du nom de David pour cette même période. Nous ferons donc l'hypothèse que, s'il n'a probablement pas été directeur en titre, Cherville a vraisemblablement eu beaucoup de liens avec ce théâtre où le « high life de l'émigration » (29) se retrouvait. Comme le note Joe Diericx, Cherville était un fidèle du Vaudeville : « *Parmi les spectateurs les plus assidus, on remarquait dans la loge grillagée d'avant-scène, Alexandre Dumas, père, son ami Cherville, le romancier, et plusieurs gros-crevés de cette époque.* » (30)

Le Vaudeville, inauguré le 1er janvier 1845, 23 rue de l'Evêque (31), est le premier "café-concert" du royaume, c'est-à-dire le premier théâtre où, « *au grand ébahissement des Bruxellois, on pouvait assister à une représentation tout en sirotant un verre de bière.* » (32) Les spectacles qu'on y montrait supportaient bien un

certain brouhaha : ils donnaient surtout à voir des actrices en "*costumes légers d'Ondine et de Vésuviennes*" dont le principal souci était d'exhiber leurs formes ou bien des spectacles de danse...

Après le coup d'Etat, c'est-à-dire à l'époque où Cherville aurait repris la direction, le répertoire change quelque peu : des oeuvres françaises que la censure impériale, fort chatouilleuse, a refusées, y sont créées. C'est le cas de *La Jeunesse de Louis XIV* (33), comédie d'Alexandre Dumas père, interdite en France, qui y est jouée pour la première fois le 15 février 1854 (34). « *Dumas, explique Cherville, eut la fantaisie de faire jouer cette pièce à Bruxelles, au petit théâtre du Vaudeville. Malgré l'exiguïté du cadre, la comédie mise en scène par A. Mayer, aujourd'hui régisseur-général de l'Opéra, était très passablement montée. Mazarin avait trouvé un remarquable interprète dans l'acteur Romanville, qui devait bientôt passer à l'Odéon. Une ancienne actrice de l'Ambigu, Mlle Davenay [l'amie du marquis], jouait Marie Mancini; une jeune fille qui était destinée à devenir une des reines de l'opérette, Lise Tautin, figurait également dans la distribution. Le succès fut très grand, la pièce eut une quarantaine de représentations successives, ce qui dans le Bruxelles de ces temps lointains pouvait équivaloir à devenir bicentenaire.* » (35)

Cherville, très bohème, ne peut être qu'un déplorable gestionnaire; rapidement, il contracterait d'énormes dettes. Du reste, son échec - si échec il y a, puisque nous ne faisons qu'une hypothèse - tient aussi, sans doute, à une autre raison : le public bruxellois de cette époque se presse peu dans les salles. Le chroniqueur littéraire du Figaro, le Français Auguste Villemot, assiste le 17 février 1856 à une grande revue au Vaudeville, "*Bruxelles exposé*"; la revue comique, qui ne le déride pas, met en scène 84 personnages et elle tient l'affiche depuis plus de quarante représentations, ce qui est un nouveau record. Mais, la salle est quasi vide. « *Je n'étais pas absolument seul dans la salle, écrit Villemot, mais il ne m'a pas échappé que les quelques personnes semées au parquet et dans les loges avaient été placées là pour me faire illusion sur l'amortissement du public belge. On n'a pas idée à Paris du désert d'une salle belge. Quand nous disons à Paris : « Il n'y avait personne, hier, à tel théâtre », cela veut dire qu'il n'y avait que moitié salle, tiers de salle ou quart de salle. En Belgique, quand on dit : « Il y avait du monde la veille au Vaudeville », cela veut dire apparemment que j'étais arrivé le matin à Bruxelles. » (36)*

L'été 1853, « *en dépit des attractions du bois de la Cambre, sembla*

singulièrement morne à ceux de nos amis que leur grandeur, ou toute autre considération, attachait aux rivages de la Senne. Une maladie m'avait épargné cette épreuve ». (37) Cherville rentre quelque temps en France. « *On m'avait conseillé d'aller respirer l'air natal et j'étais rentré en France pour deux mois. Je les passai en Normandie; mais les soirées de l'hospitalière maison m'avaient laissé de si agréables souvenirs que ce fut à peine si je m'arrêtai à Paris en le traversant, tant ma hâte de les retrouver était grande. J'arrivai juste pour assister à une fête que donnait Dumas en l'honneur d'une troupe de ballerines espagnoles en représentation au théâtre du Vaudeville bruxellois.* » (38) Ce 29 août 1853, l'enthousiasme du public et de Dumas, à la fin du spectacle, est délirant : on applaudit, on lance des fleurs et des chapeaux sur la scène. La Petra Camara, vedette de la troupe, "exécute" le chapeau le plus proche de la rampe en dansant frénétiquement dessus. Dumas lance le sien et la belle Andalouse le réduit aussitôt à l'état de crêpe. « *Le maître, rapporte Cherville, exultait; je le vis chercher des yeux une seconde victime. Hélas ! Noël Parfait, qui, avec la prudence du serpent, en avait l'astuce, venait d'enlever tous nos tuyaux de poêle de leurs patères et de les dissimuler sous les fauteuils. Nous lui dûmes de ne pas avoir à opérer nu-tête notre retraite.* »

Après la représentation, à partir de 23 heures, la soirée se poursuit au boulevard de Waterloo. Sur un théâtre spécialement construit par le décorateur de la Monnaie, Henri Monnier joue *La famille improvisée*, une comédie-vaudeville en un acte dont il est l'auteur. Victor Cappelmans lui succède et interprète une nouvelle fois le récit de Théràmène en bruxellois. Puis, on passe à table : un souper fastueux dans le jardin d'hiver où se pressent plus de cent invités. Ils auront droit encore, jusqu'à trois heures du matin, à une suite endiablée de danses espagnoles.

On ne s'ennuyait pas chez Alexandre Dumas.

•

A ce moment où la situation financière de Cherville devient désastreuse, une deuxième idée de collaboration avec Alexandre Dumas va naître, tout aussi fortuitement que la première.

L'exilé Pierre Joigneaux (39), ex-représentant de la Côte d'Or à l'Assemblée nationale, était assigné à résidence, depuis son arrivée en Belgique, dans la ville de Saint-Hubert. A l'automne 1853 (40), il invite le père des *Trois Mousquetaires*,

Cherville, Jules Hetzel et le colonel Charras à venir chasser en sa compagnie dans les forêts du Luxembourg belge, particulièrement giboyeuses cette année-là. Dumas, qui pourtant adore la chasse, est retenu à Bruxelles par son travail : il doit achever, dit-il, *La Conscience* pour l'Odéon qui attend impatiemment cette pièce pour la mettre en répétition. Le romancier engage ses compagnons à aller à Saint-Hubert sans lui.

Au retour de l'expédition, Cherville conte le voyage à Dumas : Joigneaux mariait sa fille, si bien que Charras, Hetzel et lui-même ont préféré loger dans l'unique auberge de Saint-Hubert, l'Auberge des Trois-Rois. L'inconfort du gîte les tenait éveillés et ils s'apprêtaient à passer une nuit fort désagréable. C'est alors que Cherville remarqua sur le mur un curieux petit tableau. « *C'était une espèce de gouache peinte sur bois de Spa.* » Dans l'angle supérieur droit : saint Hubert; dans l'angle inférieur gauche, le cerf à la croix lumineuse; au centre, un paysage. « *Dans ce paysage, un homme vêtu d'une veste verte, d'une culotte de velours à côtes, et chaussé de grandes guêtres de chasse, fuyait, poursuivi par un animal qui pouvait indifféremment représenter ou un petit âne ou un lièvre gigantesque.* » Interrogé, l'hôtelier, maître Denis Palan, expliqua que le tableau représentait son grand-père, Jérôme Palan, et il leur raconta alors, jusqu'au matin, l'histoire du lièvre de son pauvre grand-père. Cherville, toujours en verve et excellent conteur, séduit Dumas en narrant cette diabolique histoire. (41)

Cherville rédigea *Le Lièvre de mon grand-père* deux ans plus tard, à Spa, et Dumas signera l'oeuvre.

.

Pierre-Jules Hetzel, qu'on vient d'apercevoir en compagnie de Cherville, s'est lié d'amitié avec le marquis dès son arrivée à Bruxelles. Ils sont tous deux de Chartres. Leurs relations dureront plus de vingt ans : ils se voient en famille, ils se tutoient, ils échangent une correspondance suivie. Cherville apprendra au fils de l'éditeur, Louis Hetzel, né en 1847, l'art de lever et de tirer le gibier. Les connaissances du marquis dans le domaine de la chasse étaient, en effet, stupéfiantes : « *il prétendait avoir lu, disent Parménie et Bonnier, tous les livres de cynégétique et de vénerie publiés dans les cent dernières années.* » Son goût pour la cuisine, à l'instar de Dumas, n'était pas moindre : il enverra, plus d'une fois à Mme Hetzel, des pièces de gibier, accompagnées des recettes *ad hoc* (42).



Portrait de Jules Hetzel.

96°/170
Decherville
Lussemb.

son signalement, son nom, âge et profession, et le genre de gravitation dont il est l'objet.
Recroy, je vous prie Monsieur Collègue l'hommage de ma haute considération
Le Commissaire de police
Spa le 16 a^{bre} 1857

Monsieur l'Administrateur
Comme suit à votre lettre du 12 a^{bre} 1857
N° 1458 et en réponse à votre dépêche du 19
a^{bre} ch. N° 110/58 relative au tueur Dupard
Decherville qui en fait l'objet, j'ai
l'honneur de vous faire connaître que
comme vous je pense que l'étranger
qui reçoit des lettres sous le nom de 18^{me}
ou teneur de Decherville demeurant au
N° 1 place de la mairie à Arnelles
n'est autre que le Sr Dupard Decherville,
et vraisemblablement la dame en question
est Emma Richard de Spa.
Je ne sais pas que ses derniers aient porté
plainte mais je sais que leur débiteur
Decherville doit avoir soucrit des billets à
terme.
L'enfant qui les accompagne doit être Marie
Christine Auctou, enfant naturel de sa femme
dite dame Davengy âgée d'environ 13 ans.
Cheruy traits clairs et le regard fin.
Il me serait bien agréable de connaître
ultérieurement ce qu'il interviendrait
à l'égard de cet étranger qui fréquentait
l'été dernier à Spa, le Sr de Haury se
disant teneur d'objet de mon rapport a date
du 30 a^{bre} dⁿⁱ N° 117 le tueur Alexandre Lachage
le fréquentait aussi et j'ai appris que ce
dernier qui est d'origine forestier prenait
quelques fois le titre de Marquis de Lachage.
Y aurait-il eu échange de titre entre
Domayn Decherville qui se dit Marquis
et Lachage? C'est aussi et ce n'est pas
sans doute autre chose qu'une manie
chez ces gens là.

Extrait du Registre des correspondances du Commissariat de Spa.

Hetzel, infiniment plus réaliste et plus avisé que Gaspard de Cherville, voyant les déboires financiers de son ami, l'engage fermement à « *renoncer à la carrière d'impressario et à demander des ressources à ses dons de chasseur et de conteur.* » (43) Mais Cherville hésite; il ne se croit aucun don littéraire : « *Songe donc, répondit-il à Hetzel, que je n'ai pas achevé mes classes comme les mathématiciens, je n'ai ni rhétorique, ni philosophie dans le ventre. Lorsqu'il me vient une idée je ne sais pas la suivre, en tirer les conséquences ! Et puis, quand je veux raisonner un sentiment, je m'emberlificote là-dedans, je dis blanc, je dis noir et j'arrive au galimatias double.* » (44)

Hetzel insiste, en fondant cette fois son conseil sur un argument sonnante et trébuchant : il lui avancera 1800 francs une somme fort importante en échange de la promesse du marquis de lui fournir un récit autobiographique qui s'intitulera *Mémoires d'un trop bon garçon*.

En mai 1855, Cherville se rend à l'avis de l'éditeur. Il déménage et va s'installer à Spa, un lieu que Jules Hetzel, qui y passe chaque été depuis 1852, lui a sans doute recommandé. (45) Cherville, au demeurant, n'est pas fâché de quitter Bruxelles : « *Façonné à la vie active et mouvementé du campagnard, je n'avais pas réussi à m'acclimater dans la cité flamande; les habitudes sédentaires avaient si gravement compromis ma santé que, de l'avis des médecins, il était grand temps d'y renoncer et de retourner à l'air des bois.* » (46) L'envie de pouvoir se livrer à nouveau aux plaisirs de la chasse ne compte pas pour rien dans sa décision.

•

« *Les boutiquiers de la rue Royale quittèrent un instant leur comptoir et s'avancèrent sur le seuil de leur porte; les marchands de boîtes de Spa, les marchandes de modes, les débitants de tabac, les marchands de chapeaux de paille et de manteaux de caoutchouc, les pâtisseries, les confiseurs, les négociants en tous genres, en un mot, qui font de la rue Royale, la rue Montagne de la Cour ou la rue Vivienne de Spa, comptèrent avec satisfaction les malles entassées sur l'impériale de la voiture qui amène les voyageurs de Pepinster à Spa, et, les voyant nombreuses et dodues, jugèrent que les nouveaux arrivants n'étaient pas de simples oiseaux de passage. Quelques fenêtres s'ouvrirent, des têtes de femmes curieuses se penchèrent pour voir ce que pouvaient être les nouveaux visiteurs; quelques groupes se formèrent sur la promenade de Deux-Heures; quelques jeunes gens qui fumaient*

leurs cigares sur la terrasse du café de Paris, avaient entrevu avec satisfaction [...] une fort jolie jeune femme [...]. Quelques joueurs de dominos, attablés en plein air, sur le trottoir du café de la Redoute, et fidèles jusque dans le temple de la roulette à leur passion parisienne pour ce jeu innocent, levèrent un instant le nez. Les garçons des principaux hôtels, l'hôtel d'Orange, l'hôtel de Flandre, l'hôtel d'York, s'étaient flattés, chacun de son côté de la vaine espérance d'accaparer une riche clientèle pour son hôtel respectif. » (47)

Ce n'est pas, on s'en doute, l'entrée de Cherville et de Constance Davenay à Spa que Hetzel décrit ainsi en 1855, mais celle du Prince Z. et de la princesse Floris, les héros d'un de ses contes spadois. Cherville, alors tout à fait inconnu, passe inaperçu dans la rue Royale et devant les terrasses du Casino.

Pire : quand il entre dans le bureau du Commissaire de police de Spa, le samedi 19 mai 1855, Placide Jos Wuine le regarde avec suspicion. Cherville est « porteur d'un changement d'habitation de la rue de la Fourche, section 5 n° 44, daté du 8 mai ct. » Le commissaire n'a pas confiance; il signale aussitôt cette arrivée à l'Administrateur de la Sûreté publique, responsable de la police des Etrangers (48), pour qu'il procède à des vérifications : cet individu n'a-t-il pas un faux passeport ? Ne s'agirait-il pas de « *Delerville Octave Jean-Baptiste, artiste lyrique* », recherché par un Juge d'Instruction de Bruxelles ?

Mais non, l'homme est inoffensif et ne s'occupe pas de politique. Les renseignements recueillis rassurent le Commissaire spadois : « *Conformément et en exécution de [sic] votre dépêche du 6 août ct [1855], relative au Sr de Cherville Gaspard, qui en fait l'objet, j'ai l'honneur de vous informer que cet Etranger a loué une maison avec un jardin pour le terme de 3 ans et qu'il se donne pour tout agrément l'innocente occupation de la culture maraîchère; il ne fréquente personne et se conduit bien; en conséquence et en vertu de votre autorisation, je lui ai visé son permis de séjour prolongé pour 3 mois. » (49)*

Gaspard de Cherville, Constance Davenay et leurs deux enfants se sont installés au 278 rue de la Sauvenière, dans une habitation dite « maison Palet ». A ce moment, la rue de la Sauvenière commence à l'église Saint-Remacle; la numérotation des maisons (numéros 225 à 283) se fait par la gauche jusqu'à l'actuelle rue Silvela, puis se poursuit, à droite, en redescendant vers l'église. Le numéro 278 correspond à la maison enseignée « Au Roi des Romains », aujourd'hui 13 rue Xhrouet (50).

Rien ne s'oppose, en décembre 1855, à une nouvelle prolongation de son permis de séjour. « *En effet, M. l'Administrateur, De Cherville s'occupe spécialement de chasse depuis la fermeture de la saison pendant laquelle il s'occupait à écrire soit pour M. Jules Janin soit pour M. Hetzel soit pour M. Davelouis.* » (51)

On devine, au travers des lettres de M. Wuine notre unique informateur pour cette période, l'existence de Cherville au cours de la première année de son séjour dans la ville d'Eaux : culture potagère et chasse pour égayer ses loisirs; écriture mercenaire pour assurer la subsistance de la famille. Hetzel, fort occupé à l'hôtel Trianon par la correction des épreuves des *Contemplations* de Victor Hugo et la rédaction de deux petits contes spadois, a sans doute engagé son ami à entreprendre la rédaction des *Mémoires d'un trop bon garçon* et celle du *Lièvre de mon grand-père*. Quant aux travaux dont Jules Janin et Edouard Davelouis (52) l'ont chargé, mystère. Pour Jules Janin, peut-être fait-il de la copie ? Pour Davelouis, le directeur du Casino, il rédigerait, selon Claude Schopp, une revue intitulée *L'Echo des Casinos* (53). Mais cette publication n'est mentionnée ni dans la *Bibliographie Spadoise* d'Albin Body (1875) ni dans *Le Journal de l'Imprimerie et de la Librairie en Belgique*. Janin faisait plaisir à Davelouis en parlant de Spa et de ses jeux dans ses feuilletons (54). Une servilité que beaucoup de feuilletonnistes, dit Dostoïevski, avaient pour les directeurs de Casino 55. Cherville a peut-être rédigé des "réclames" du même genre pour le Bénazet spadois.

.

Au printemps 1856, Cherville n'a plus le sou. Il a écrit *Le Lièvre de mon grand-père*, en huit jours, à raison de deux heures par jour, entre le *pot-au-feu* et les *pommes de terre*. (56) En tirerait-il quelque argent s'il le publiait sous son nom ? Hetzel, pourtant charmé par ce récit fait de vive voix chez Alexandre Dumas, juge le conte illisible : il faudrait que quelqu'un le récrive. Léon Gozlan (57), peut-être ? Comme ce dernier se dérobe, Hetzel songe à Dumas. Ce dernier, « *à court d'imagination* » (58), se dit aussitôt d'accord et propose même une collaboration régulière. Cherville est ravi. Le 16 février 1856, les termes de la cession sont précisés et le marquis y souscrit sans réserve.

"J'accepte avec reconnaissance, écrit-il à Hetzel, ce que tu me proposes. Je vends à M. Dumas l'histoire du grand lièvre et je m'engage à lui fournir des contes pour

compléter un ou plusieurs volumes selon ce qu'il décidera.

Il est entendu que M. Dumas sera seul juge de la convenance de ces historiettes et qu'il lui appartiendra de décider s'il les accepte ou s'il les refuse.

J'accepte également les conditions auxquelles tu me proposes cette cession :

Dans le produit de la vente de ces ouvrages

1° Un tiers appartiendra aux créanciers de M. Dumas.

2° Un tiers à M. Dumas lui-même.

3° L'autre tiers nous reviendra à toi et à moi; tous deux entrant pour moitié chacun dans le partage de ce tiers. » (59)

L'un des premiers informés, c'est le commissaire de police de Spa; Cherville est passé au commissariat le 9 février pour solliciter une nouvelle prolongation de séjour. M. Wuine le signale à l'Administrateur de la Sûreté le 25 février 1856, et il ajoute : « *Ses occupations consistent à chasser en temps permis, à écrire quelques romans pour Hetzel; lesquels, celui-ci les vend à Alexandre Dumas (sic). Par ce moyen, dit Cherville, je me grossis mon petit revenu. Je n'ai encore aucune plainte de ce qu'il aurait été en défaut de payer.* » (60)

Cherville devient ainsi le dernier collaborateur du romancier, son dernier « nègre » si l'on préfère.

Des nègres, Alexandre Dumas en a utilisé un grand nombre, tant pour ses pièces de théâtre que pour ses romans-feuilletons. Personne n'ignore que Auguste Maquet a participé à l'élaboration des oeuvres les plus connues : *Les Trois Mousquetaires, Le Comte de Monte-Cristo, Vingt ans après, Joseph Balsamo, Le Vicomte de Bragelonne, Le Collier de la Reine, La Tulipe noire*, etc.

Ce n'est pas le lieu de rouvrir la question controversée de la collaboration littéraire anonyme. Deux certitudes, en tout cas : sans ses collaborateurs, Dumas n'aurait pas publié 301 volumes, et, sans Dumas, les oeuvres de ses collaborateurs n'auraient acquis aucune notoriété. Dire cela revient à cerner le talent spécifique de Dumas. Dumas n'avait pas l'imagination inventive, dit Claude Schopp, mais combinatoire : le travail de Dumas sur les sujets, sur les canevas ou sur les oeuvres « achevées » qui lui étaient fournis, peut être comparé à celui d'un alchimiste. Dumas modifiait le découpage du récit, mettait en scène le personnage qui manquait, introduisait quantité d'événements dramatiques et de notations pittoresques, corrigeait le style. Son intervention variait d'après la qualité du collaborateur. Il y a peu d'exemples d'oeuvres publiées sous son nom que Dumas se soit contenté de signer, comme on le lui reprochait insidieusement.

Cherville parle en connaissance de cause lorsqu'il écrit : « *Quant à prétendre que Dumas ne lit pas ce qu'il signe, à d'autres. Il le lit, et il le lit bien puisqu'il le corrige.* » (61)

Une quinzaine de jours après la conclusion de l'accord, *Le Lièvre de mon grand-père*, paraît dans *Le Siècle* (feuilletons du 2 au 14 mars 1856). Il est publié en volume dans la deuxième moitié du mois de juin 1856 (62).

Le Lièvre de mon grand-père (63) n'est pas un chef-d'oeuvre : les personnages y sont esquissés à gros traits, le décor est sommaire et l'invention un peu courte. Cependant, si il ne laisse pas d'impressions durables, ce conte est distrayant et il donne une première idée des thèmes romanesques propres à Cherville.

En cette fin du XVIIIème siècle, l'apothicaire de Theux, Jérôme Palan, vivrait sans histoires entre son épouse et ses deux jeunes enfants s'il n'avait deux passions : la lecture, qui l'a rendu ardemment athée, et la chasse à laquelle il s'adonne sept jours sur sept, délaissant pour elle son officine, ses pratiques et sa famille.

Les bois communaux ne lui suffisent pas : il chasse sans vergogne sur les terres du Prince-Evêque de Liège où son ennemi juré, Thomas Pihay, est garde-chasse.

Ce qui devait arriver arrive : arrêté en flagrant délit alors qu'il poursuit un dix cors dans les bois de Franchimont, Jérôme Palan est incarcéré; Thomas Pihay en profite pour assouvir bassement sa rancune : il abat les deux superbes chiens de son ennemi.

Quand Jérôme retrouve la liberté, contre paiement d'une forte rançon qui ruine à peu près sa famille, il est plus athée que jamais et il regrette fort de ne pouvoir se venger de l'assassin de ses chiens. Cependant, pour gagner son pain, il devient comptable au Casino de Spa et il renonce à la chasse.

Mais ses bonnes dispositions ne résistent pas longtemps. La veille de la Saint-Hubert, il n'y tient plus : il promet à ses enfants, en blasphémant un peu le saint patron de la chasse, qu'ils mangeront le lendemain un lièvre à la confiture.

Cette nuit-là, il neige abondamment. Jérôme se met à l'affût dans la vallée qui va de Jevoumont à Louveigné et, au lieu d'un lièvre, c'est Thomas Pihay qui survient. Algarade , coup de fusil : Jérôme Palan tue net son interlocuteur.

Un peu plus tard, quand il revient sur les lieux avec une pelle pour enterrer le corps, Jérôme a la surprise de voir assis sur le cadavre de Thomas Pihay un lièvre d'une taille trois ou quatre fois supérieure à la normale. et ce lièvre rit «

en se renversant sur ses pattes de derrière, et en se tenant les côtes avec les pattes de devant. » (64) Jérôme essaie vainement de tirer sur l'animal : son arme s'enraie; il veut l'assommer avec la crosse du fusil : l'animal s'enfuit. Terrorisé par cet être diabolique, Maître Palan laisse là le cadavre et rentre éperdu chez lui.

La fièvre s'empare de son esprit; il garde le lit pendant plusieurs semaines. Quand il revient à lui, la fonte des neiges entraîne la découverte du cadavre, plus qu'à moitié dévoré par les loups. Les hommes de loi concluent à un accident. Le soulagement de l'assassin serait complet si le grand lièvre narquois ne réapparaissait.

Dès lors, Jérôme n'a plus qu'une idée : tuer l'animal. Jour après jour, il le pourchasse; vainement : le lièvre est d'une résistance surnaturelle à la course; les chiens de Maître Palan crèvent les uns après les autres.

Palan a perdu son travail. Le ménage est complètement ruiné. Jérôme avoue à sa femme le meurtre qu'il a commis et il lui parle du grand lièvre. Elle, très dévote, l'invite à aller tout dire au curé. Mais son mari refuse : il ira plus tard. Et il poursuit ses chasses inutiles jusqu'au 2 novembre.

Pour le 3, jour de la Saint-Hubert, Jérôme a accepté, afin de gagner quelque argent, de guider deux chasseurs. Il les retrouve un peu plus tard, sans explication. La chasse peut commencer.

Le lièvre, bien sûr, est au rendez-vous. Les deux étrangers ratent leur tir. Sans conviction, Palan épaule à son tour. et il tue net le lièvre, pourtant hors de portée de son fusil. Fou de joie, Jérôme Palan emporte la bête dans son carnier et rentre chez lui. Là, le miracle trouve son explication : à l'aube, madame Palan a fait bénir l'arme et les chiens. Il faut, dit sa femme, qu'il aille immédiatement à l'église pour remercier Dieu.

Palan s'y refuse. et le lièvre ressuscite. Jérôme s'enfuit à toutes jambes, poursuivi par l'animal. Le lendemain matin, on retrouve le cadavre du mécréant « *à l'endroit même où, un an auparavant, on avait retrouvé celui de Thomas Pihay. [...] Ses mains tenaient le grand lièvre blanc par le cou, et ses doigts crispés l'étreignaient de telle façon, qu'il fallut renoncer à lui ôter l'abominable animal. Il va sans dire que celui-ci était mort.* » (65)

En relisant son texte dans *Le Siècle*, Cherville a deux raisons de se réjouir. Première constatation : Dumas n'a modifié que peu de choses dans le manuscrit. « *J'ai relu le grand lièvre, écrit-il à Hetzel le 12 avril 1856. Dumas n'a rien changé au cours de l'histoire. Il a ajouté mais n'a peut-être pas enlevé dix lignes de ce que*

j'avais écrit et rien [...] ne pouvait me faire plus plaisir. » (66)

Deuxième constatation : dans l'« Explication en manière de causerie » qui ouvre *Le Lièvre*, Alexandre Dumas, au lieu de s'approprier l'oeuvre comme il en avait le droit, déclare que « *son véritable père a nom : M. de Cherville. M. de Cherville pour vous, chers lecteurs; Cherville tout court pour moi* » (67).

Ainsi, le grand écrivain, que Cherville admire comme on sait, reconnaît quelque talent à son « collaborateur » et patronne, en somme, sa première oeuvre littéraire en la recommandant aux lecteurs.

Quelque temps plus tard, Cherville remercie publiquement Alexandre Dumas.

" Mon cher Dumas,

Je reçois de Noël Parfait un petit volume qui m'a rendu tout honteux quand, après l'avoir fini, je me suis rappelé la bienveillante préface dont vous l'aviez fait précéder. En comparant l'oeuvre à laquelle vous avez bien voulu m'associer avec le récit informe que je vous avais fait un soir, vous me rendrez la justice de croire que je ne me suis pas reconnu. [...] »

« Continuez, mon cher Dumas, à votre bon ami exilé le bienveillant appui que vous lui avez offert, qu'il n'a rien fait pour mériter et dont, aujourd'hui, il veut se montrer digne pour bien des raisons.

« Et maintenant recevez, mon cher Dumas, l'expression de mes sentiments pour vous. » (68)

Autre motif de satisfaction, que Cherville ne peut évidemment pas avouer dans sa lettre : grâce au *Lièvre*, sa bourse, cruellement vide, s'est un peu regarnie. Et c'était bien nécessaire.

« Sans Dumas, j'aurais passé un fichu printemps. » (69)

Guy Peeters

NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS

(1) Sur ce point, les recherches de Jean Toussaint n'ont pas abouti. Une lettre, signée d'un certain Lahaye, garde général des Eaux et Forêts, écrite vers 1843, est conservée dans la farde 298 du Fonds Albin Body. Elle ne fournit aucun élément intéressant.

(2) *Registre des Correspondances du Commissariat de police de Spa, années 1857-1860*, n° 170 du 16 décembre 1857.

(3) Prévost-d'Amat, *Dictionnaire de biographie française*, Paris 1956.

(4) v. Geneviève Carbone, *La peur du loup*, Découvertes Gallimard, 1991. La fonction de lieutenant de louveterie a été créée par François Ier et "réanimée" par Napoléon Ier. Ces personnages étaient chargés de tuer les loups, mais aussi toutes les espèces nuisibles : sangliers, renards, blaireaux, loutres, chats sauvages. Louis XVIII fixera l'uniforme de la fonction. Aujourd'hui encore, alors que les loups sauvages ont cessé d'habiter les forêts de France, la fonction subsiste. Les lieutenants de louveterie, convertis en "auxiliaires de l'agriculture" et en "conseillers cynégétiques", organisent et conduisent les battues administratives, contrôlent le piégeage, s'efforcent de réguler la prolifération des prédateurs et répriment le braconnage.

Au XIXe siècle, les loups vivaient également dans la forêt ardennaise. Alexandre Delhasse écrit en 1841 le récit d'une mésaventure personnelle qu'il intitule *La fosse à loup* (publiée du 16 au 30 septembre 1860 dans *L'Echo des Fontaines*) : une nuit de 1828 ou 1829, en revenant seul à travers bois d'un bal de village, il tombe dans une fosse à loup dont il ne sortira qu'au petit matin. Dans une note explicative, Alexandre Delhasse précise ceci, qui me paraît intéressant pour le lecteur : « *S'il y a beaucoup de fosses à loup en Ardenne, c'est parce que la tête de cet animal carnassier est mise à prix. Voilà pourquoi le villageois, qui n'a ni le temps ni le pouvoir de s'adonner à la chasse, de battre les forêts quand les travaux de la ferme réclament ses soins, lui tend des pièges au lieu de le traquer. A cet effet, il creuse un trou profond en forme de cône, le recouvre de branches flexibles et légères, puis traînant les restes d'une bête morte aux environs, il les dépose à l'orifice de la trappe. Inutile d'ajouter que le quadrupède sauvage, attiré par l'odeur de la charogne, en suit les traces, la trouve, et qu'aussitôt qu'il l'empoigne, il fait la culbute avec elle.* »

(5) v. *La Marquise d'Escoman*, d'après les "Mémoires d'un trop bon garçon" de Cherville p. 12 : « *Il était marié; mais le mariage n'avait été pour lui qu'un moyen de continuer, comme on dit, à mener la vie à grands guides. En bon français, le marquis d'Escoman avait fait un mariage d'argent, et cet argent, qui était celui de sa femme, glissait entre ses doigts avec la même facilité qu'avait fait le sien, c'est-à-dire celui de son père.* »

(6) Prévost-d'Amat, *op.cit.*

(7) *Les Annales des Chambres* recueillent méthodiquement et annotent les débats législatifs. Quérard note cela en 1846, sous la rubrique "Cherville (G. de)". Est-ce bien du même personnage qu'il s'agit ?

(8) *Registre des Etrangers 1857-1863, 1-818* (conservé dans les Archives de l'Hôtel de Ville de Spa) : « n° 31 Sauvenière : Mme Davenay demeurant avec De Cherville, née Bachoué Constance Eugénie, célibataire, fille légitime de Jean Bachoué, officier de santé en retraite, domicilié à Belleville-lez-Paris et de feu Louise Joséphe Sophie Carbon. Née à Paris, âgée de 33 ans 8 mois 12 jours, sans profession, artiste dramatique. Dernier domicile étranger : Paris. Dernier domicile en Belgique : Liège, rue de la Régence. Demeurant à Spa momentanément. Expédié le 30 mai 1857. »

(9) Henry Lyonnet, *Dictionnaire des Comédiens français (ceux d'hier), biographie, bibliographie, iconographie*, vol. 1, Paris, E. Jorel, 1911-1912. Le théâtre du *Cirque Olympique*, créé par les frères Franconi, spécialistes des pièces militaires à la gloire de Napoléon, fut ouvert en 1827 au

boulevard du Temple.

(10) *Le Temps*, 12 avril 1887 : « Alexandre Dumas à Bruxelles » par G. de Cherville.

(11) *Registre servant à l'inscription du visa du passeport, 18/12/1851 au 12 juin 1871*, in *Archives du Commissariat de police de Spa* : n° 186. « [...] Passeport délivré par le Bourgmestre de Bruxelles, le 17 mai 1852. »

(12) *Le Temps*, 12 avril 1887.

(13) *Le Temps*, 12 avril 1887

(14) *Le Temps*, 12 avril 1887

(15) Chez Dumas, dit Cherville, Hugo attirait discrètement les témoins du 2 décembre dans l'embrasement d'une fenêtre pour recueillir leurs confidences (*Le Temps*, 12 avril 1887).

(16) Victor Cappelmans (1823-1871) se distingue à ses débuts au journal *L'Emancipation* par des articles de critique théâtrale et de polémique. Il fonde la Société des Gens de lettres belges. Après quelques années à *l'Indépendance belge*, où il est simple rédacteur, il devient rédacteur en chef du journal *Nord*, un journal russe publié à Bruxelles, puis il s'expatrie en Russie pour diriger le *Journal de Saint-Petersbourg*. Une de ses plaisanteries favorites était de parler le marollien, ce qui lui valut quelque succès au Cercle artistique de Bruxelles. (v. Louis Hymans, *Types et silhouettes*, Bruxelles, Office de Publicité, 1877 pp. 189-194)

(17) *Le Temps*, 12 avril 1887

(18) Alphonse Esquiros (1814-1876), emprisonné en 1840 pour son livre *L'Évangile du Peuple*. En 1848, il dirige plusieurs journaux éphémères aux titres éloquentes : *L'Accusateur public*, *Le Peuple*, *La Tribune nationale*. Collaborateur de Dumas : il écrit 3 chapitres de *Mes Mémoires*, chapitres consacrés à Lamennais. Élu en 1850 Représentant de la Saône et Loire. Proscrit le 2 décembre 1851, assigné à résidence à Nivelles. Il fréquente néanmoins le 73 boulevard de Waterloo. Il est expulsé de Belgique le 21 mai 1855. Il terminera l'exil en Hollande et en Angleterre. Après l'Empire, il sera élu député puis sénateur de Marseille.

(19) "Quid Dumas", in Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Laffont "Bouquins" 1989 tome II, p. 1343-1344.

(20) *Le Temps*, 19 avril 1887.

(21) *Le Temps*, 19 avril 1887 Henri Guillemin a publié un petit volume intitulé *L'Humour de Victor Hugo* (A La Baconnière, 1951) qui réserve bien d'autres surprises.

(22) v. Alexandre Dumas, *Le Chasseur de sauvagine*, Paris, Michel Lévy Frères, 1861 avant-propos daté du 15 novembre 1857 (pp. I-XIV)

(23) Victor Hugo, racontant ces adieux d'Anvers dans une lettre à sa femme, datée de Londres, le 2 août 1852, note la présence de Noël Parfait et, à propos de Dumas, il écrit : « On distinguait au milieu d'eux le gilet blanc d'Alexandre Dumas. Alexandre Dumas a été bon et charmant jusqu'à la dernière minute. Il a voulu m'embrasser le dernier. Je ne saurais te dire combien toute cette effusion m'a ému. » [Victor Hugo, *Oeuvres Complètes*, Le Club Français du Livre (1971), tome VIII, p. 1026. Dans *Les Contemplations*, livre V, xv, Victor Hugo revient sur cette scène du « quai d'Anvers » dans le poème intitulé "A Alexandre D[umas]", daté de décembre 1854.

(24) sauvagine : ensemble des oiseaux sauvages au goût sauvagin, à l'odeur sauvagine (oiseaux de mer, de marais et d'étang).

(25) Cherville se trompe d'année : la fille d'Hetzel, la petite Marie (13 ans), est décédée à Bruxelles le 9 mars 1853. En août 1852, Hetzel fait un voyage en Allemagne où il va voir ses parents. La parution de *Napoléon le Petit*, le 7 août, explique cette précaution.

A partir du 24 juillet 1853, Hetzel, accompagné de sa femme et de son fils, loge à l'hôtel Britannique, rue de la Sauvenière à Spa.

(26) *Le Temps*, 21 avril 1887

(27) Parménie et Bonnier, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs, P.-J. Hetzel (Stahl)*, Albin Michel, s.d. et Claude Schopp, *Alexandre Dumas*, Biographie Mazarine, 1985.

(28) Lionel Renieu, *Histoire des théâtres de Bruxelles depuis leur origine jusqu'à ce jour (1928)*, Culture et Civilisation, 1974 [reproduction anastatique].

(29) P. Wauwermans, *Les Proscrits du Coup d'Etat en Belgique*, Soc. belge de Librairie, 1892 p. 36.

(30) Joe Diericx, *Souvenirs du Vieux Bruxelles* (cité par Wauwermans, *op. cit.*, p. 37)

(31) La rue de l'Evêque reliait alors la rue Fossé aux Loups à la rue des Fripiers. Le percement des grands boulevards va la modifier considérablement.

(32) Joe Diericx de ten Hamme, *Souvenirs du Vieux Bruxelles*, Libro-Sciences, réimpression anastatique (1893), Tome I, p. 182. Lionel Renieu (*op. cit.*) indique que les consommations étaient destinées à attirer le public. Les premières loges recevaient une glace à la vanille; les secondes, un petit verre; le parterre, un faro, et le poulailler, un « streep », c'est-à-dire un quart de bière.

(33) Alexandre Dumas, *La Jeunesse de Louis XIV*, comédie en 5 actes et en prose, Bruxelles, Kessling, Schnée et Cie, « Collection Hetzel », 1854, in-32 de 30 p. (Edition originale) La pièce est retirée de la Comédie française en octobre 1853 : la censure voyait dans cette pièce des allusions moqueuses au tout récent mariage de l'Empereur avec Eugénie de Montijo (29 janvier 1853).

(34) "Quid Dumas" in Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Laffont "Bouquins" 1989 tome II, p. 144.

(35) *Le Temps*, 21 avril 1887.

(36) Auguste Villemot, *La Vie à Paris, chroniques du Figaro*, Méline, Cans et Cie, 1858 tome 2, pp. 181-182.

(37) *Le Temps*, 21 avril 1887.

(38) *Le Temps*, 21 avril 1887.

(39) Pierre Joigneaux, né à Varennes en 1815, était journaliste et agronome à Châtillon. Représentant exilé de la Côte d'Or, il est assigné à résidence ("interné", comme on disait alors) à Saint-Hubert avec son compatriote le Docteur Moreau. Tous deux s'occupent de publier *La Feuille du Cultivateur*. Selon A. de Saint-Ferréol [in *Les Proscrits français en Belgique*, Paris, A. Lechevalier, 1871 tome I, p. 141], Joigneaux a créé une ferme modèle et dispense aux indigènes des conseils utiles pour le développement de l'agriculture.

(40) A la fin du récit, Dumas indique : « *Voici, cher lecteur, le récit de mon ami Cherville, tel qu'il nous le fit, boulevard de Waterloo, n° 73, le 6 novembre 1853, à son retour de Saint-Hubert.* » (in A. Dumas, *Le Lièvre de mon grand-père*, Bruxelles, Lebdgue et Cie, 1856 p. 171)

(41) v L'« Explication en matière de causerie », rédigée par A. Dumas, en tête du *Lièvre de mon grand-père* pp. IV-XXXIII.

(42) Parménie et Bonnier de la Chapelle, *op. cit.*, p. 561.

(43) Parménie et Bonnier de la Chapelle, *op. cit.*, p. 561.

(44) Parménie et Bonnier de la Chapelle, *op. cit.*, p. 561.

(45) Hetzel avait déjà donné ce conseil à d'autres. Le 15 janvier 1852, Adèle, la fille de Victor Hugo écrit dans son Journal : « *Hetzel vient dans la journée et nous conseille d'aller à Spa où il va lui-même.* » (v. *Le Journal d'Adèle Hugo*, Paris, Minard (1968), tome 1)

(46) *Le Temps*, 21 avril 1887.

(47) P.-J. Stahl [Hetzel], *Histoire du Prince Z et de la Princesse Floris*, Bruxelles et Leipzig, 1855 p. 96.

(48) *Registre des Correspondances du Commissariat de police de Spa, années 1854-1856*, n° 285 du 21 mai 1855.

(49) *Registre des Correspondances du Commissariat de police de Spa, années 1854-1856*, n° 391 du 8 août 1855.

(50) Ces renseignements sont le fruit des recherches de Jean Toussaint, bibliothécaire en chef de Spa, et de M. le Docteur Henrard que je remercie.

(51) *Registre des Correspondances du Commissariat de police de Spa, années 1854-1856*, n° 528 du 7 décembre 1855.

(52) Edouard Davelouis (né en France en 1797) abandonne en 1830 la carrière militaire et, prend la succession de son père en tant que directeur du Casino de Spa. Il restera en fonction jusqu'en 1870. Il ne réside à Spa, "Au Duc de Brabant", rue Neuve, que pendant la Saison; le reste de l'année, il est à Paris. Dans son poème satirique *Spa et ses jeux* (2e édition, Bruxelles, L'éveque, 1852), Etienne Arago a dépeint le directeur du Casino comme un homme tout-puissant devant qui s'inclinaient à Spa curés, ouvriers, gendarmes, bourgmestre et ministre (v. chant IV, pp. 62-63).

(53) "Quid Dumas", in Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Laffont "Bouquins" 1989 tome II, p. 1337.

(54) Le 1er septembre 1845, Jules Janin publie dans *Les Débats* un long article sur Spa. *Le Guide Joanne* (Hachette, 1855) s'empresse de le reproduire. En août 1849, Janin récidive dans la *Revue des Deux Mondes* avec un très long texte intitulé "Les Eaux de Spa". A propos de ce second article, il écrit à sa femme : « *J'ai reçu une lettre de Davelouis; il gagne toujours beaucoup d'argent, il sera [.] bien content s'il peut lire mon article de la Revue où je prends la défense du jeu.* » (v. Jules Janin, *735 lettres à sa femme*, Klincksieck, tome I) En échange de ces services, Janin et sa femme sont *invités* chaque année à séjourner "Au Duc de Brabant", rue Neuve [aujourd'hui, place du Monument], dans une maison que Davelouis loue au père d'Albin Body.

(55) Dostoïevski, *Le Joueur*, Folio (1978) p. 30.

(56) Parménie et Bonnier de la Chapelle, *op. cit.*, p. 561.

(57) Claude Schopp mentionne cette tentative auprès de Gozlan in *Alexandre Dumas*. Léon Gozlan (1803-1866), journaliste et littérateur à l'esprit inégal, paradoxal et brillant. Auteur de romans et de nouvelles : *Aristide Froissard, Les émotions de Polydore Marasquin*; de comédies : *Une Tempête dans un verre d'eau*. Il fut le secrétaire de Balzac et écrivit un intéressant *Balzac en pantouffles*.

(58) Avant-propos du *Chasseur de sauvagine*, Paris, Michel Lévy Frères, 1861.

(59) lettre citée par Claude Schopp, in *Alexandre Dumas*, Mazarine, 1985, p. 457 Ce conte sera repris dans l'édition des oeuvres complètes d'Alexandre Dumas (Michel Lévy, 301 volumes) au sein du recueil [2 volumes] intitulé *Le Père Gigogne, contes pour les enfants* (1860) : I - Le lièvre de mon grand-père, La petite sirène, Le Roi des Quilles. II - La jeunesse de Pierrot, Pierre et son oie, Blanche de Neige, Le sifflet enchanté, L'homme sans larmes, Tiny la vaniteuse.

(60) Registre des Correspondances (années 1854-1856), n° 583 du 25 février 1856.

(61) Parménie et Bonnier de la Chapelle, *op. cit.*, p. 562.

(62) *Le Journal de l'imprimerie et de la librairie en Belgique* du 30 juin 1856 (n° 6) mentionne l'ouvrage sous le n° 951 : "*Lièvre (Le) de mon grand-père* par A. Dumas, in 32 de 172 pages, Bruxelles, Lebègue; Schnée et Cie, Collection Hetzel. Edition autorisée pour la Belgique et l'étranger, interdite en France.

(63) Nous nous référons à l'exemplaire de l'édition originale conservé au Fonds Body (Spa) : Alexandre Dumas, *Le Lièvre de mon grand-père*, Bruxelles, Lebègue et Cie, 1856.

(64) *Le Lièvre de mon grand-père*, p. 103.

(65) *Le Lièvre de mon grand-père*, p. 170.

(66) Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Laffont "Bouquins" 1989 tome II, p. 1337-1338.

(67) *Le Lièvre de mon grand-père*, p. VII.

(68) La lettre est reproduite par Alexandre Dumas dans l'avant-propos du *Chasseur de Sauvagine*, Paris, Michel Lévy Frères, 1861.

(69) Parménie et Bonnier de la Chapelle, *op. cit.*, p. 562.



*Maison présumée de
Gaspard de Cherville
à Spa,
rue Xhrouet n° 13
(photo de l'auteur).*

Monsieur H. Willems, de Bruxelles, a extrait des archives du Ministère des Affaires Etrangères divers textes relatifs à Spa durant la période où siégeaient dans notre ville les Commissions d'Armistice des différents belligérants (voir *Histoire et Archéologie spadoises*, 1978, pp. 159-164 : "Spa dans les souvenirs de Mathias Erzberger").

Comme le dit notre aimable correspondant, de tels textes font connaître "aux étudiants et à l'opinion publique régionale la mission internationale de Spa". Nous l'en remercions.

A. H.

GUILLAUME II ET SON DEPART DE SPA

Le 11 novembre 1918, la guerre était terminée. L'Allemagne impériale était vaincue. L'administration communale et toute la population furent soulagées lorsque l'Empereur d'Allemagne, Guillaume II (27 janv. 1859 - Doorn, 4 juin 1941), quitta Spa sans bruit ni trompettes.

Un document secret adressé par le baron Ludovic Moncheur (1857-1940), avocat et diplomate à Emile de Borchgrave (1871-1946) :

LEGATION DE BELGIQUE

21 décembre 1918

Mon Cher Ami,

Par dépêche du 16 décembre (dép. politique, n° 1191), le département m'a transmis copie d'une lettre des Echevins de Spa d'après laquelle un général néerlandais, venu chercher le Kaiser pour le conduire aux Pays-Bas aurait couché à la villa Pompeia.

Par une coïncidence particulière mon collègue des Pays-Bas, de retour depuis 3 jours de La Haye, m'avait raconté après avoir dîné hier chez moi, de nombreux détails sur l'arrivée (en Hollande) du Kaiser, qu'il tenait de la bouche même de l'écuyer Karnebeek.

Comme je suis lié avec lui depuis 30 ans, il me les a donnés en me recommandant expressément de ne pas dire que je les tenais de lui.

Je les ai consignées dans la note ci-jointe que je vous remets confidentiellement.

Il en résulterait que le général n'avait rien à faire avec l'arrivée de

l'empereur aux Pays-Bas.

Je vous donne le document pour ce qu'il vaut.

Croyez-moi, mon cher Ami, votre bien dévoué,

(s) Moncheur

Note confidentielle

'En juin dernier (1918), le Kaiser avait fait inviter par un de ses aides de camp, le général hollandais Van Huyst a venir visiter le grand quartier général.

Le général Van Huyst voulut préalablement demander l'autorisation à la Reine Wilhelmine (31 août 1880 - 28 novembre 1962). Celle-ci fut d'avis que la visite pourrait être mal interprétée par les Alliés et qu'il valait mieux s'abstenir.

Elle autorisa pourtant le général à se rendre à Spa, à titre absolument privé si l'Empereur réitérait son invitation. Le général ne se rendit donc pas au grand quartier général allemand et près de six mois s'écoulèrent quand, dans les premiers jours de novembre l'Empereur renouvela son invitation, et le général Van Huyst se basant sur l'autorisation conditionnelle donnée par la Reine se rendit à Spa et y déjeuna avec l'Empereur, le vendredi 8 novembre 1918.

Celui-ci ne lui souffla pas un mot du projet qu'il devait sans doute avoir déjà alors de se réfugier en Hollande. Il ne lui parla que de questions coloniales et de la guerre d'Aschen dont le général a été la principale figure.

L'Empereur l'en avait déjà longuement entretenu avant la guerre à Berlin.

Le général repartit le vendredi après midi. Le gouvernement néerlandais n'était donc informé de rien à cette date.

C'est le lendemain soir, samedi que Mr (Maurits Willem Raedinck) van Vollenhoven (diplomate, Haarlem 25 nov. 1882) à Bruxelles, apprit que le Kaiser allait partir pour la frontière hollandaise.

Il dépêcha immédiatement 2 motocyclistes à La Haye pour porter la nouvelle à Mr van Karnebeek. Ceux-ci arrivèrent à 7h. du matin au domicile privé du ministre. Celui-ci demanda d'urgence une audience à la Reine qui le reçut à 8.30 h du matin. La reine déclara qu'elle s'en remettait à la décision des ministres.

Comme c'était dimanche, ceux-ci étaient dispersés, mais (Charles Joseph) Ruys de Beerenbrouck (1873-1936) était à La Haye et il décida qu'il ne fallait pas empêcher l'Empereur d'entrer.

Celui-ci était arrivé à Eysden à 6 h. du matin et attendait dans son train l'autorisation de continuer son voyage.

Il fallait décider maintenant sans perdre un instant où l'Empereur serait hébergé. On songea d'abord au château de Zonderburg près d'Utrecht, à cause de la situation assez éloignée de la frontière allemande. Mais le propriétaire, le comte Lynden, prétextait que le château était inhabité, il n'y avait ni bois, ni charbon.

Middachten était hors de question comme trop proche de la frontière. On se rabattit sur Amerongen. Le propriétaire, Godhardt Bentinck fit d'abord des objections. Il rappela qu'il avait eu la nationalité anglaise pendant longtemps et que s'il recevait l'Empereur ce serait une rupture avec tous ses amis de Londres. Mais il finit par céder aux instances du comte Lynden. On était arrivé ainsi à l'heure de midi. Il fallait alors charger le gouverneur de Maastricht et s'occuper de la réception de l'Empereur.

Il était allé passer le dimanche à Breda, mais il se rendit immédiatement à Maastricht en automobile. Ce n'est que le dimanche vers minuit que l'envoyé du gouvernement notifia à l'Empereur, qui attendait toujours dans son train, qu'il pouvait pénétrer dans le Royaume.

L'Empereur dit "Pendant 48 heures, je me suis demandé ce qu'il fallait faire. Aller en Suisse était devenu impossible; retourner en Allemagne aurait provoqué des troubles et fait couler le sang. Il me restait l'hospitalité de la Reine Wilhelmina et en la demandant, je me suis rappelé que j'avais dans les veines du sang de la Maison d'Orange".

Le train stationna toute la nuit et on repartit le lendemain matin".

Les répercussions révolutionnaires des Conseils des Soldats à Elsenborn, à Aix, à Berlin et ailleurs dans l'ancien Empire avaient dicté énormément de prudence.

Arch. Générales du Royaume: *Papiers Emile de Borchgrave*: n° 350; *Papiers Paul Hymans*: n° 165; Karnebeek; n° 175: La résidence du Kaiser (1920).

L'indemnisation des Hohenzollern à la Diète prussienne, dans *Deutsche Allgemeine Zeitung*, du 10 nov. 1920.

Détails sur le départ du Kaiser pour la Hollande - Un Belge à Eysden "Bon voyage", dans *Le Petit Journal* du 12 nov. 1918; - *La fuite de Guillaume II en Hollande - En présence de ce fugitif, la Hollande ne connaît que la pitié*, dans *De Tijd*, 12 nov. 1918.

Le voyage du général hollandais Van Huyst en Belgique occupée n'a aucun rapport avec la venue de Guillaume II en Hollande - Interview accordée par Van Huyst, dans *Algemein Handelsblad*, 12 nov. 1918.